

ASSOCIATION CULTURELLE
POUR LE
VOYAGE EN SUISSE

Jeunesse et voyages

1700-1830

*Longue de Pinceau. Gracieux
Seul rendus une mes Contente
De tous les Connaissances et Surpassa L'attente
Et ce tableau devant a jamais possible.*

Illustration de couverture

Dessin représentant Henri Georges et Armand de Mestral, v. 1780, collection privée

© Tous droits réservés

© Association Culturelle pour le Voyage en Suisse,
Lausanne, 2019. Tous droits réservés

ISSN 2235-4689

ISSN 2235-5170

Sommaire

Éditorial : « Jeunesse et voyages (1700-1830) »	
Sylvie Moret Petrini	3
<i>Devenir botaniste au XVIII^e siècle : les premiers voyages de Gessner et des jeunes Zurichois dans les Alpes</i>	
Meike Knittel	5
<i>Une « récréation instructive ». Les journaux de voyages rédigés à l'âge de dix ans par Éric Grand (1796) et Jean-Louis Naville (1822)</i>	
Fiona Fleischner	11
<i>En deçà et au-delà des murs : les excursions de l'adolescent genevois Louis Odier (1748-1817)</i>	
Philip Rieder	17
<i>« L'immensité prodigieuse de la nature ». Le journal du voyage en Suisse du jeune Schopenhauer (1803-1804)</i>	
Ivana Lorhey	25
<i>Le journal de voyage dans les ouvrages pédagogiques au XVIII^e siècle</i>	
Sylvie Moret Petrini	31
<i>Journal d'un voyage fait en Suisse par la pension de Mr Rahn d'Aarau en 1788, par Jean Benjamin Jaïn.</i>	
Sylvie Moret Petrini	37
<i>L'iconographie dans les journaux de voyage d'Henri Georges de Mestral (1789-1790)</i>	
Sylvie Moret Petrini	43
Comptes rendus	
<i>Eine touristische Bilderfabrik : Kommerz, Vergnügen und Belehrung am Luzerner Löwenplatz, 1850-1914,</i>	
Andreas Bürgi [avec la collaboration de Philipp Flury et Claudia Hermann], Zürich, Chronos Verlag, 2016	
Mathieu Narindal	50

Destination Patrimoine : Sentiers historiques,

Françoise Krattinger [avec la collaboration de Nicolas Schwab, Florian Baumgartner, Timon Dönz et la traduction de Léo Biétry], Zürich, Patrimoine suisse, 2018

Patrick Vincent

52

« *Albert Smith. Le spectacle du Mont-Blanc* »,

Exposition au Musée Suisse du Jeu à La Tour-de-Peilz du 23 novembre 2018 au 8 septembre 2019, nombreuses illustrations

Albert Smith : Lo spettacolo del Monte Bianco et altre avventure in vendita
[*Le spectacle du Mont-Blanc et autres aventures en vente*],

Aldo Audisio et Veronica Lisino, Torino, Museo nazionale della montagna, 2018

Patrick Vincent

53

Vie de l'association

Sortie annuelle 2019

56

Lausanne à l'heure d'été 2019

57

Liste des membres

59

Procès-verbal de l'Assemblée générale de 2018

61

Abréviations utilisées :

ACV Archives cantonales vaudoises, Lausanne

AEG Archives de l'État de Genève

BCUL Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne

BGE Bibliothèque de Genève

Avant-Propos

« Jeunesse et voyages »

Durant l'époque moderne, les jeunes sont de plus en plus nombreux à tenir un journal dans lequel ils consignent leurs voyages, accompagnés de leurs parents, amis ou enseignants. Ce numéro du *Bulletin* leur est dédié.

Vers la fin du XVIII^e siècle, faisant écho à l'attente des familles bourgeoises et nobles, qui elles-mêmes les proposent (ou les imposent...) à leurs enfants, les pensionnats mettent à leur programme des voyages et courses destinés à offrir à leurs élèves l'occasion d'apprendre. C'est-à-dire d'acquérir des connaissances « réelles », en opposition au savoir purement livresque, de plus en plus décrié à l'époque. Les voyages effectués dans le cadre de l'institut Naville que relate le fils de son fondateur, étudiés par Fiona Fleischner, ou le voyage de Jean Benjamin Jaïn dont nous éditons le journal, participent de cet usage, où la plume se fait le support des connaissances acquises. Voyage et formation sont étroitement liés, comme le montre également Meike Knittel à l'exemple du jeune Johannes Gessner, dont les premiers voyages dans les Alpes, au début des années 1720, constituent une véritable porte d'entrée dans le microcosme des botanistes. Dans le cadre familial, l'objectif didactique paraît tout aussi essentiel ainsi qu'en témoignent les journaux tenus en parallèle par Johanna Schoppenhauer et son fils Arthur au début du XIX^e siècle sur lesquels Ivana Lohrey montre l'impact ineffaçable des impressions suscitées par le paysage helvétique. Moins féru de paysage, Louis Odier herborise dans la campagne genevoise en compagnie de ses camarades joignant à la récolte des plantes la recherche d'une certaine liberté que le cadre urbain n'offre guère.

Notre dossier s'intéresse autant aux pratiques viatiques qu'à celles de l'écriture, étroitement liées à une époque marquée par un fort intérêt pédagogique. Ces pratiques d'écriture, recommandées par la littérature d'éducation de l'époque – Rousseau, M^{me} de Genlis, Basedow, etc. – commençaient parfois avant même que l'enfant sache manier la plume. Ainsi en est-il de Gonzalve Grand d'Hauteville, fils de la famille d'Hauteville propriétaire du château du même nom. En 1819, alors âgé de 7 ans, il dicte son journal à sa mère, chaque soir, à l'occasion d'un voyage en Italie. Il s'agit pour le garçon d'apprendre les codes d'un genre dont l'usage apparaît comme une obligation. Les comptes rendus des jeunes gens, formatés par une culture commune et l'influence des récits de voyage,

apparaissent étonnamment proches. Il s'agit de prendre note de l'itinéraire, de décrire le chemin et le paysage en évaluant leur beauté et leur intérêt. Répondant aux préceptes de la littérature pédagogique, d'autres vont plus loin en commentant l'histoire des lieux visités, les formes de gouvernement, l'état du commerce et de l'agriculture, joignant à l'éducation du regard la formation du jugement. Au-delà des connaissances acquises, des paysages observés et des visites effectuées dont rend compte l'exercice formaté du journal, c'est entre les lignes qu'il faut tenter de lire l'expérience viatique des jeunes scripteurs et... des scriptrices. Bien qu'absentes de ce numéro, les jeunes filles, à cette époque, n'en voyagent pas moins et pour des raisons similaires, alliant plaisir et découvertes. Mais si les archives helvétiques conservent de beaux exemples de journaux qu'elles ont tenus à l'occasion de déplacements plus lointains, principalement en France, leurs éventuels récits de voyage en Suisse – à l'exception du journal d'Aimée Grand d'Hauteville dont il a été question dans un précédent numéro du *Bulletin* – restent encore à découvrir*.

Sylvie Moret Petrini

* Je remercie ici vivement la prof. Danièle Tosato-Rigo pour l'aide précieuse apportée dans la préparation de ce dossier.

Devenir botaniste au XVIII^e siècle :

les premiers voyages de Gessner et des jeunes Zurichois

dans les Alpes

Johannes Gessner (1709-1790), médecin, professeur de mathématiques et de physique au Carolinum de Zurich, et fondateur de la Société zurichoise des Sciences naturelles, a commencé dès l'âge de onze ans à voyager pour apprendre à herboriser. Au XVIII^e siècle, cette pratique pédagogique était bien établie, et à Zurich elle était devenue une véritable institution. Elle se fondait sur l'idée communément partagée selon laquelle les voyages permettaient d'acquérir des connaissances impossibles à assimiler dans des salles de classe ou cabinets de travail.

Les collégiens – futurs magistrats, clercs ou commerçants – parcouraient les 13 cantons suisses au sein de petits groupes, habituellement composés de six à douze jeunes, guidés par un ecclésiastique ou un savant, accompagnés d'un ou deux domestiques. Autant qu'à la flore, en particulier celle des sommets alpins, ils s'intéressaient aux monuments antiques et lieux d'histoire patriotique, aux collections d'armes, de livres et de monnaies, et aux cabinets de curiosités¹.

Les premières excursions de Johannes Gessner datent des années 1720. C'est tout d'abord l'étudiant en médecine Hans Georg Wegelin (1701-1734) qui l'emmena herboriser. Puis le jeune homme fit, en compagnie d'autres élèves, des excursions botaniques sous la conduite de Johann Jakob Scheuchzer (1672–1733), professeur de physique et premier médecin de la ville de Zurich. Il parcourut progressivement le territoire zurichois avant d'étendre son champ d'exploration. Avant la fin de ses études universitaires, Gessner avait visité Appenzell et Glaris, les Grisons, la Suisse centrale et le Valais, et exploré les territoires bâlois et bernois ainsi que les alentours de Neuchâtel et de Genève². Sans compter son voyage, mieux connu, avec Albrecht von Haller, quelques années plus tard³.

Les liens tissés pendant les voyages de jeunesse contribuaient à la reconnaissance qu'il fallait acquérir pour s'intégrer dans le monde savant. Les

¹ Ernst Walder, « Schweizerreisen zürcherischer Studierender im 18. Jahrhundert », in *Zürcher Taschenbuch*, N. F. 45, 1925, p. 198.

² L'autobiographie de Johannes Gessner, ainsi qu'un livre de dépenses, conservés à la Zentralbibliothek de Zurich, nous informent sur ces voyages. Cf. Urs Boschung, *Johannes Gessner (1709–1790) : Der Gründer der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich*, Alpnach-Dorf, 1995, p. 24–45.

³ Albrecht von Haller, *Premier voyage dans les Alpes et autres textes, 1728-1832*, éd. par Aurélie Luther, Genève, 2008.

Plante Raree

431

Itinere alpino Anni MDCCCLXIII.

a D. DICKIO & FALLINO

collecta

I	II	III
<p>APETALAE; ISTHAE.</p> <p>FUNGI</p> <p>LICHENS</p> <p>LICHEN fuscaeus croceus Islandicus Nivalei</p> <p>MARCHANTIA polymorpha</p> <p>MUSCI</p> <p>Lycopodium anoticum alpinum Helveticum Selago Selaginoides.</p> <p>SPHAGNUM palustre, crispum</p> <p>POLYTRICHUM commune triquetrum.</p> <p>FILICES</p> <p>OSMUNDA spicant crispa</p> <p>ACROSTICHUM septentrionale heraclei</p> <p>ADIANIUM Ceterach</p>	<p>APETALAE STAMINAE.</p> <p>Dicotyledones</p> <p>CONIFERAE</p> <p>Pinus Larix JUNIPERUS Sabina, brevifera EUPRESSUS sempervirens.</p> <p>Gymnosperae</p> <p>SALIX myrsinoides, Hall. v. 195 fomentosa, Hall. var. 194. helvetica</p> <p>FAGUS castanea.</p> <p>APETALAE</p> <p>RHANNUS Catharticus minor, Hall. v. 205</p> <p>CELTIS australis</p> <p>Rumex acetosella var. alpina alpinus</p> <p>PARISTARIA officinar. Olym folia</p> <p>Polygonum Brittonii virginicum divaricatum.</p> <p>THESION alpinum</p> <p>HERNARIA glabra</p> <p>SECRANTHY annu.</p>	

Fig. 1 : Liste de plantes dans la lettre de Johannes Gessner à Carl von Linné, Zurich, 14 novembre 1763. Londres, Linnean Collections, L3328, fol. 431r. Illustration fournie par la Linnean Society of London.

visites aux savants connus en constituaient un élément central. Sur ce point, les jeunes voyageurs pouvaient généralement bénéficier de contacts préexistants. Muni d'une lettre de recommandation de son maître, Johann Jakob Scheuchzer, ou de cadeaux sous la forme de plantes séchées, Johannes Gessner rendit visite à plusieurs médecins passionnés d'histoire naturelle pendant ses premiers voyages. Il fit ainsi la connaissance, entre autres, de Moritz Anton Kappeler (1685–1769) à Lucerne et de Laurenz Zellweger (1692–1764) à Trogen. Le jeune Zurichois parvint à susciter l'intérêt de ces naturalistes reconnus qui acceptèrent d'entrer en correspondance avec lui. Ils devinrent même de véritables mentors pour l'adolescent, le conseillant notamment sur l'université qu'il lui convenait de choisir pour se former à la médecine. Des contacts que Johannes Gessner ne manquera pas de signaler dans son autobiographie, confirmant ainsi ses bonnes relations avec les « savants suisses (« *Gelehrten des Schweizerlands* »). Prouver leur appartenance à un vaste réseau de correspondants était essentiel pour les savants botanistes du XVIII^e siècle. L'annonce publique des correspondances qu'ils entretenaient constituait du reste chez eux une pratique courante.

À l'époque moderne, les voyages de recherche entrepris par les jeunes gens jouaient un rôle primordial pour le développement de leur carrière scientifique, comme l'ont montré d'autres exemples : ceux des élèves de Carl von Linné, Carl Peter Thunberg (1743–1828), ou Carl Bäck (1760–1776) et ses compagnons Sven Anders Hedin (1750–1821) et Johan Lindwall (1743–1796). Le premier réussit à rassembler un réseau de mécènes en voyageant dans les colonies néerlandaises, dans les Indes orientales et au Japon : c'est ce réseau qui lui permit d'effectuer ses études botaniques. Partis moins loin, les autres profitèrent des mêmes mécanismes⁴.

Les voyages de jeunesse de Johannes Gessner ne lui permirent pas seulement de lancer sa carrière. À une époque où l'observation détaillée des plantes était en train de s'imposer comme un élément constitutif de l'étude de la botanique, ils lui servirent à créer la base matérielle de ses recherches, tout comme à amasser une véritable monnaie d'échange pour s'intégrer aux réseaux de botanistes les plus actifs. Pour acquérir le statut de « véritable botaniste », il importait en effet d'avoir un accès direct aux diverses espèces végétales, vivaces ou séchées. Durant ses excursions dans les environs de Zurich, Johannes Gessner récolta de nombreuses plantes, déterrants ou faisant déterrer des végétaux avec terre et racines. De son premier voyage dans les Alpes, le jeune homme ramena non moins de 180 « plantes alpines » (*Bergpflanzen*) qui le mirent en mesure d'accumuler rapidement une volumineuse collection d'espèces. De retour chez lui, Gessner les classa dans un herbier qui ne

⁴ Voir Marie-Christine Skuncke, *Carl Peter Thunberg, Botanist and Physician. Career-Building across the Oceans in the Eighteenth Century*, Uppsala, Swedish Collegium for Advanced Study, 2014 ; Hanna Hodacs, « Linneans Outdoors : The Transformative Role of Studying Nature "On the Move" and Outside », *British Journal for the History of Science*, n° 44, 2011, p. 183–209.



Fig. 2 : Parmi les spécimens de plantes recueillis lors des expéditions dans les Alpes et présents dans son herbier se trouve le saxifrage rugueux (*Saxifraga aspera* L.), Extrait de *Hortus siccus Societatis Physicae Tigurinae, collectus et Linnaeana methodo dispositus* a Joanne Gessnero, Anno 1751. Vereinigte Herbarien Z+ZT de l'Université et de l'ETH Zurich.

cessa d'augmenter. Grâce aux spécimens collectés durant ses voyages, il réalisa des échanges avec ses correspondants, eux-mêmes très désireux de recevoir des plantes alpines. Quoique Zurich ne soit pas située dans les Alpes, des botanistes étrangers comme Carl von Linné s'adressaient à Johannes Gessner pour recevoir des végétaux alpins. En retour, ils l'aidaient à obtenir des spécimens d'origine plus lointaine. L'herbier constitué par le savant zurichois – aujourd'hui conservé à l'université de Zurich – compta bientôt des milliers d'espèces provenant du continent européen mais également d'Amérique, des Indes orientales et d'Afrique du Sud.

Johannes Gessner dut alimenter ses collections de plantes alpines tout au long de sa carrière. Lorsqu'il lui devint impossible de voyager, pour des raisons de santé, il fut contraint de trouver d'autres solutions. Là encore, les voyages effectués pendant sa jeunesse lui furent utiles. Tout d'abord, il profita des contacts établis : bien que désormais très âgé, Moritz Anton Kappeler s'attacha à lui fournir des plantes du Valais et lui envoya une collection de fleurs. Laurenz Zellweger lui transmet régulièrement des plantes séchées reçues de ses correspondants des Grisons et de Schaffhouse. Il coordonna même des expéditions destinées à collecter des spécimens à son intention. Par ailleurs, Gessner mit la jeune génération à contribution. En 1763, il chargea Johann Kaspar Füssli (1743-1786) et Johann Jakob Dick (1742-1775) de partir récolter des plantes à son usage. Pour les deux adolescents, ce genre de voyage offrait exactement les mêmes avantages qui avaient motivé Johannes Gessner avant eux ; à savoir tisser des liens avec d'autres naturalistes et rassembler une collection destinée à éveiller l'intérêt du cercle des botanistes.

Au XVIII^e siècle, le voyage à des fins de récolte, de collection et d'exploration devint une étape quasi obligée de la formation des jeunes citadins s'intéressant à la botanique. Jusqu'ici, et depuis fort longtemps, la connaissance de la flore était intimement liée à la physique et à la médecine, et l'étude des phénomènes naturels faisait partie de la formation médicale. Mais au XVIII^e siècle, la botanique devient progressivement une discipline autonome, induisant de nouvelles pratiques de collection liées au statut même de botaniste. Pour les Zurichois qui ambitionnaient de se faire une place dans le monde savant, les Alpes offraient un espace idéal. Si l'intérêt méthodologique des voyages de jeunesse était généralement admis, dans le domaine de la botanique leurs effets étaient plus concrets, puisque les collections de plantes qu'ils permettaient de rassembler s'avéraient déterminantes à double titre : pour nouer des relations utiles et pour être en possession d'un matériau servant à la fois aux échanges et à la recherche. Le parcours de Johannes Gessner montre que ses premiers voyages dans les Alpes représentèrent une étape décisive dans son établissement comme botaniste.

Une « récréation instructive ».

Les journaux de voyage rédigés à l'âge de dix ans par Éric Grand (1796) et Jean-Louis Naville (1822)

« Tant que ses ressources le lui permettent, un père ne sauroit trouver de récréation plus instructive et plus agréable à ses enfants, que de temps à autre un Voyage de plaisir »¹.

Ferdinand de Rovéréa, 1809.

Le 13 août 1796, le jeune Éric Magnus Grand, âgé de dix ans, entreprend un voyage de trois semaines en Suisse, avec ses parents. En octobre 1822, Jean-Louis Naville, âgé de dix ans également, prend part à un voyage d'une semaine dans la province du Genevois, organisé par l'Institut éducatif de Vernier. Les deux journaux manuscrits relatant les voyages respectivement de l'un et de l'autre, conservés dans des fonds de famille d'archives romandes, sont précieux à plus d'un titre. Ils constituent non seulement deux témoignages inédits d'expériences viatiques enfantines, mais de plus, ils concernent des voyages effectués dans deux contextes différents, le premier étant familial, le second scolaire. Si dans la seconde moitié du XVIII^e siècle les relations manuscrites de voyage se multiplient en Suisse romande en parallèle à l'apparition du voyage d'agrément, les textes de voyage en Suisse écrits par des jeunes enfants – parvenus jusqu'à nous – demeurent exceptionnels.

Éric Magnus Grand est issu d'une famille bourgeoise de Lausanne, propriétaire du domaine de Valency. C'est à bord d'une voiture attelée, avec ses parents, le banquier Jean Grand et Marie Labhard, son frère Ferdinand, de quatre ans son cadet, et leur précepteur, Monsieur Verrey, qu'il entreprit le voyage de l'été 1796, dont il rédigea le journal. La famille se déplaça principalement sur les grands axes routiers, entre Lausanne, Bienne, Berne et Interlaken, avec un crochet à Grindelwald et Lauterbrunnen. Le voyage fut organisé par le père de famille, qui adapta volontiers l'itinéraire en cours de route, en fonction de la météo. Ainsi par exemple, suite à une accalmie après deux jours de pluie, le groupe, qui était déjà sur le chemin du retour en direction de Berne, fit subitement demi-tour peu après avoir passé Thoune, pour se rendre à Meiringen et admirer la cascade tant promise du Reichenbach.

¹ ACV, PP 111/501, p. 25.

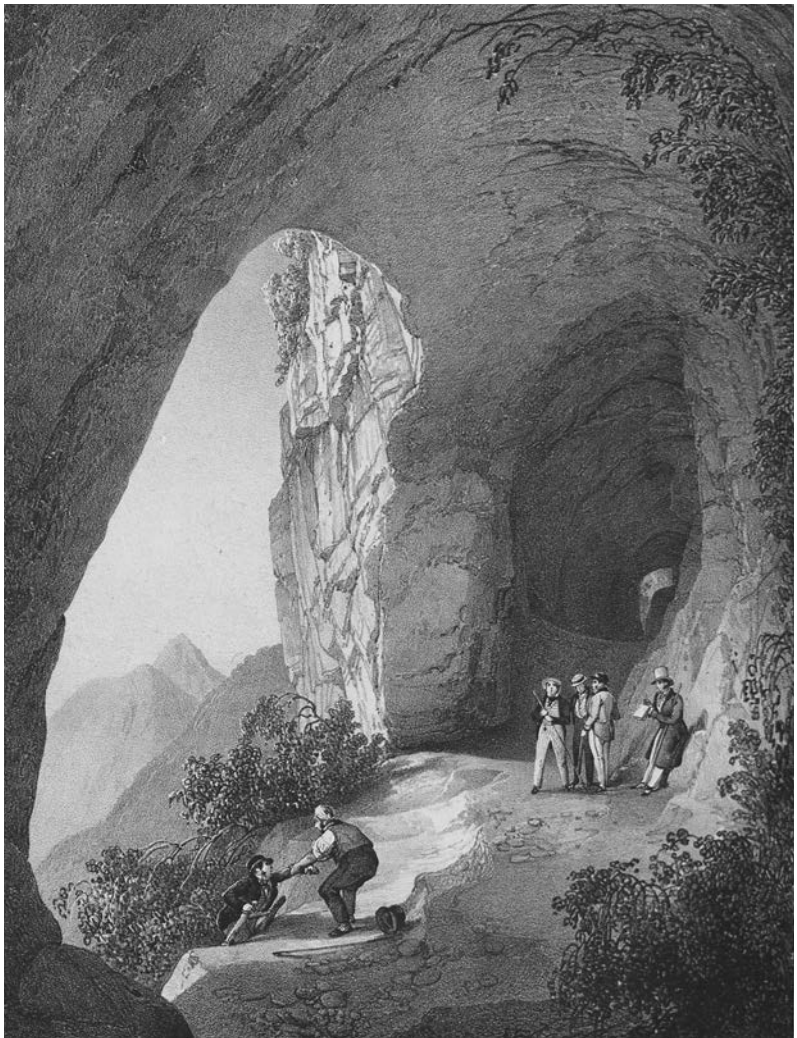


Fig. 1 : Grotte de Balme visitée par Jean-Louis Naville, Viatimages, Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel.

La structure globale du journal d'Éric Grand suit plus ou moins celle observée dans la majorité des textes manuscrits de voyageurs, ce qui témoigne d'un processus d'apprentissage de cette pratique. Par des phrases généralement courtes, le scripteur retrace l'itinéraire effectué en mentionnant les principales localités traversées, et informe sur les sites et curiosités découverts. Ses brèves descriptions portent sur la visite culturelle de la ville de Berne – et surtout son arsenal, qui semble avoir beaucoup intéressé le jeune voyageur –, ainsi que sur des sites naturels, tels que le mont Vully avec son panorama sur les lacs de Neuchâtel, Morat et Bienne, l'Île St-Pierre, et dans l'Oberland bernois : le glacier de Grindelwald, les cascades du Trümmelbach et du Reichenbach, ainsi que les traversées pittoresques en bateau des lacs de Thoun et de Brienz.

Rythmé par les déplacements en voiture d'une étape à une autre, des visites culturelles et diverses excursions, le voyage entrepris par la famille Grand offre à Éric maintes occasions de se distraire, la notion d'amusement apparaissant souvent dans son texte. En cours de route, plusieurs détails cocasses aux yeux d'Éric ont en effet trouvé place dans son journal, rappelant ainsi son jeune âge. Il rapporte par exemple s'être fait uriner sur la jambe par le cheval de la voiture familiale, qui, précise-t-il encore, eut des flatulences en présence de passants qui s'étaient approchés pour discuter, ce qu'il trouva « fort drôle »². Durant la traversée en bateau de Bienne à l'Île St-Pierre, à nouveau, « ce qu'il y eut de drôle » selon le jeune scripteur, « c'est que la voile tomba du mat lorsqu'[ils] fu[rent] à l'Isle »³. Un autre jour, à Interlaken, contrairement à leurs habitudes de prendre tous les repas dans les auberges, Éric et sa famille « din[èrent] sur le char, ce qui [l]'amusa beaucoup »⁴. Enfin, à Morat, « ce qui [l]'amusa le plus », ce fut entre autre de voir « les grosses culotes blanches plissées et les vestes noires [des gens] qui venoient de la foire »⁵. Lors des haltes également, Éric eut l'occasion de se divertir, notamment en rencontrant d'autres enfants de son âge. Ce fut le cas par exemple à Löwenberg chez les Rougemont, des amis de la famille :

Le matin fut entrecoupé par du travail et des amusemens jusqu'au diné. Après le diné, nous nous sommes amusé pendant quelques temps ; enfin nous nous amusames avec les fils de l'avoyé qui vinrent chés monsieur Rougemont et ne s'en allèrent qu'à la nuit, de sorte que je me suis beaucoup amusé avec eux⁶.

Contrairement à Éric Grand, ce n'est pas en famille que le Genevois Jean-Louis Naville effectua son voyage de 1822, mais avec l'Institut éducatif pour

² ACV, PP 410 C9/4/1, p. 2.

³ *Ibid.*, p. 6.

⁴ *Ibid.*, p. 24.

⁵ *Ibid.*, p. 7.

⁶ *Ibid.*, p. 8.

Journal du voyage d'Éric Grand en Suisse.

Première journee de Lausanne à Monthod.

Nous nous levâmes à quatre heures pour partir à cinq du matin mais comme vous savez que l'on retarde toujours les voyages, nous déjeunerâmes et partîmes à six heures, Papa et Monsieur Verrey coupèrent au court et nous nous rencontrâmes à beau soleil, un de nos cousins, qui étoit venu nous accompagner jusques sur les plaines du loup nous dit à dieu et seⁿ alla au bureau de monsieur Marced. chez qui il travaille. enfin après avoir pensé la place d'un cheval ^{nous} arrivâmes à Orbe et nous nous sommes arrêtés à Lamson où nous dînâmes après le dîner nous nous sommes couchés et nous ne pûmes pas dormir.

Fig. 2 : Page du journal de voyage d'Éric Magnus Grand, ACV, PP 410 C9/4/1.

jeunes garçons de Vernier. Sous la houlette de son fondateur, et père du jeune scripteur, François Marc Louis Naville, l'établissement organisait annuellement, avant même les fameuses courses dans les Alpes effectuées par Rodolphe Töpffer et ses pensionnaires⁷, mais conformément à une pratique déjà développée au XVIII^e siècle dans plusieurs instituts éducatifs de Suisse⁸, des voyages à travers une région du pays ou limitrophe. Cela permettait aux élèves de rompre durant une à deux semaines avec le cadre traditionnel de la salle de classe. Le voyage de 1822 est le premier d'une série de six, effectués chaque année jusqu'en 1827, et consignés par Jean-Louis Naville dans deux carnets d'écolier. En compagnie de ses camarades de classe, il sillonna notamment le Pays d'Enhaut et le Simmental, arpenta les Alpes, franchissant les cols de la Gemmi, du Nufenen et du Saint-Gothard, traversa l'Arc jurassien jusqu'à Bâle, fit le tour du lac Léman, ou encore se rendit à Chamonix.

En octobre 1822, c'est une partie de l'actuelle Haute-Savoie que Jean-Louis Naville découvre, de Reignier à Rumilly, en passant par Saint-Jean-de-Sixt, Thônes et Menthon-Saint-Bernard. François Marc Louis Naville mena le groupe, assisté par son collaborateur Monsieur Vaucher. Bien que Jean-Louis mentionne quelques fois son « papa » dans son journal, ce voyage, tout comme les cinq suivants, est bien de nature scolaire et non familiale. La dizaine d'élèves et leurs accompagnateurs quittèrent Vernier le premier octobre, « après la distribution des prix »⁹, et y furent de retour six jours plus tard. Comme pour les voyages qui suivirent, Jean-Louis et ses camarades allèrent à pied, un mode de déplacement propice à la découverte de sites naturels – tels que la plaine des rocailles et ses blocs erratiques, près de Reignier, ou la cascade de la Morette et la grotte de Balme-de-Thuy – et qui apparaît également dans la littérature de l'époque comme privilégié pour les voyages éducatifs¹⁰. Pour le doyen Bridel de même, qui chercha à encourager tout jeune Helvète à découvrir son pays, le voyage devait se faire « à pied, simplement vêtu, sans appareil de luxe, sans recherche de commodité, sans prétention à un meilleur traitement que le voyageur le moins exigeant ; ainsi ne dépendant que de lui-même, il partira ou s'arrêtera quand bon lui semblera, et sera par-tout bien reçu »¹¹.

⁷ Olivier Hoibian, « Les voyages en zigzag de Rodolphe Töpffer », *Babel*, 2003, p. 57-70 ; Rodolphe Töpffer, *Voyages en zigzag ou excursion d'un pensionnat en vacances dans les cantons de Suisse et sur le revers italien des Alpes*, Paris, Éd. Ducochet, 1844.

⁸ Antoine Pitteloud, *Rodolphe Töpffer en Valais : textes extraits des « Voyages en zigzag » et des « Nouvelles genevoises »*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2006, p. 40.

⁹ AEG, Archives de famille, Naville, Inst. 1.26 2a, p. 1.

¹⁰ Jean-Jacques Rousseau, *Émile, ou, De l'éducation*, livre V, Genève, Slatkine, 2012 [1762].

¹¹ Philippe-Sirice Bridel, « Journal d'une course à pied dans l'intérieur de la Suisse, en Juillet 1790 », in : *Le Conservateur suisse, ou recueil complet des Étrennes helvétiques*, t. 2, 1813, Lausanne, chez Louis Knab, libraire, p. 178. Paru pour la première fois en allemand sous le titre de *Kleine Fussreisen durch die Schweiz*, 2 vol., Zurich, Orell, Gessner, Füssli et compagnie, 1797-1798.

Bien que durant la semaine les élèves de l'institut bénéficiaient de moments récréatifs, comme par exemple lorsque Jean-Louis se « délassa beaucoup »¹² en se baignant et en pêchant des écrevisses dans le lac d'Annecy, le programme du voyage paraît axé avant tout sur des activités instructives, répondant ainsi aux préceptes d'éducation prodigués par François Marc Louis Naville, qui considérait notamment que l'instruction publique devait être « en harmonie avec les progrès croissants des arts et du commerce »¹³. Il fit ainsi découvrir à ses élèves des manufactures de toile tissée, de verre, ou encore celle de coton, près de Menthon, dont le processus d'éclairage au gaz est décrit avec minutie par Jean-Louis :

Un homme nous montra d'abord les endroits par où passe le gaz pour qu'il se purifie ; il va dans un tonneau où il y a de l'eau de chaux, dans un autre où il y a de l'eau froide et dans plusieurs autres endroits. Le gaz sort par des becs comme ceux de lampes, et quand on présente une chandelle au dessus du bec le gaz s'enflamme tout d'un coup. Un seul tuyau distribue du gaz à 1360 becs. Il y a un robinet qui quand on le tourne éteint toutes les lampes de la maison parce qu'il bouche le tuyau par où le gaz passait¹⁴.

16 Toute occasion de s'instruire est saisie au vol. Lors d'un repas pris à une auberge dans les environs d'Alex, Jean-Louis et ses camarades furent informés par la serveuse « qu'elle nourrissait deux tailleurs de verre ». En bons élèves intéressés par cette activité, ils attendirent donc « qu'ils eussent diné pour les voir travailler »¹⁵, ce qui donne une nouvelle fois l'occasion à Jean-Louis de détailler cette technique dans son journal.

Comme le montre ces descriptions minutieuses, le journal se fait le support des connaissances acquises durant le voyage. Et cet aspect est essentiel. Dans l'un des règlements sur les voyages – malheureusement non datés –, conservés dans les archives de l'établissement, est mentionnée la sanction que subira tout écolier ne se pliant pas avec régularité à l'exercice diaristique : celui-ci sera privé de repas et, lors des déplacements, rétrogradé à la queue de la troupe !¹⁶

Relatant tous deux des voyages d'agrément, avec pour but la découverte d'une région ou d'un pays, les journaux d'Éric Grand et de Jean-Louis Naville offrent un aperçu de deux façons différentes de voyager pour les enfants du XVIII^e et début du XIX^e siècle. Le voyage d'Éric au sein du noyau familial, avec le confort et au rythme d'une voiture attelée, et celui de Jean-Louis, effectué en groupe, au rythme plus lent du pas, rendent compte tous deux de l'importance de la plume et de l'observation, deux éléments garants de l'utilité de l'expérience viatique de jeunesse.

Fiona Fleischner
Université de Lausanne

¹² AEG, Archives de famille, Naville, Inst. 1.26 2a, p. 10.

¹³ François Marc Louis Naville, *De l'éducation publique*, Paris, Audin, quai des Augustins, 1832, p. 10.

¹⁴ AEG, Archives de famille, Naville, Inst. 1.26 2a, p. 10-11.

¹⁵ *Ibid.*, p. 9.

¹⁶ Cité par Jean-Daniel Candaux, dans « Rodolphe Töpffer a-t-il inventé les «voyages en zigzag», in Töpffer, Daniel Maggetti (éd.), Genève, Skira, 1996, p. 190.

En deçà et au-delà des murs : les excursions de l'adolescent genevois Louis Odier (1748-1817)

Polygraphe infatigable, le médecin Louis Odier a laissé de nombreux *écrits personnels* relatifs à différents moments de son parcours de vie : plusieurs journaux – rédigés en latin et en français –, des copies de lettres d'adolescent, des lettres, des carnets d'étudiant et des essais à l'attention de la Société littéraire créée avec ses amis. Le journal personnel qu'il commença à l'âge de dix-huit ans en latin et qu'il poursuivit en français, a gardé d'intéressantes traces de ses nombreuses pérégrinations d'adolescent dans et hors de la ville qui l'a vu naître, et où, en dehors de ses études conclues par un doctorat à Édimbourg en 1770, il passera l'essentiel de sa vie.

Le jeune homme s'aventure régulièrement à pied dans la campagne genevoise. Ses sorties sont invariablement effectuées en compagnie d'amis : Joly, Du Roveray, Laget, Mangeant et Favre, des amis issus de familles aisées qu'il côtoie dans les classes de philosophie de l'Académie. Ces pérégrinations se terminent tout aussi régulièrement par des flâneries en ville. Ainsi le 12 mars 1767 l'adolescent déambule avec Mangeant le long de l'Arve au-delà de Champel avant de rentrer en passant par Villette, Thônex et Chêne. De retour en ville, il se rend à la Treille, une terrasse ombragée, placée au-dessus de la porte Neuve au sud-ouest de la ville, le lieu de promenade préféré des Genevois. Tandis que les lieux dans la campagne genevoise où il marche pendant la journée changent au gré de ses plans, le retour en ville s'accompagne presque systématiquement d'une promenade sur la Treille ou à Plainpalais, un espace vert en contrebas de la Treille et accessible directement par la Porte Neuve. La ville, avec ses promenades et ses cafés, est un lieu de vie et de sociabilité dont l'adolescent profite sans modération avec ses amis, en échangeant des ragots avec d'autres groupes de promeneurs, en jouant et en discutant dans les cafés.

Odier semble éprouver le besoin de se retrouver dans son élément après ses sorties à la campagne. Malgré leur proximité géographique, la ville intramuros et sa campagne immédiate sont des espaces aux usages bien distincts dans le journal. La séparation plonge ses racines dans la prime enfance du Genevois, mis en nourrice puis en pension, comme il le déplore à plusieurs reprises, y voyant un signe du peu de cas que ses parents faisaient de lui. À vrai dire, la migration de nourrissons hors des murs était commune dans la bonne société genevoise. Elle répondait à un *habitus*, à des convictions sanitaires – la campagne est un lieu sain – et à des impératifs pratiques. Une fois sevré, Louis fut ramené en ville. Mais il n'y resta pas longtemps. « Un an ou deux après, je ne sais si ce fut parce que j'étais malade, ou pour se débarrasser de moi, ou pour quelque autre raison que

j'ignore, on me mit en pension à Céligny, chez une femme fameuse alors pour son talent de soigner et d'élever les enfants. C'était la Jeanne Roque »¹. De retour en ville pour être inscrit au Collège à l'âge de quatre ans, Odier y passera la plus grande partie de son enfance. La lecture du journal de l'adolescent convainc qu'il s'y sent à l'aise. En sortir constituait avant tout pour Odier une occasion de passer du temps avec ses amis. Les raisons qui présidaient aux destinations ne sont pas toujours claires et le ton suggère qu'elles étaient choisies de façon spontanée, suivant l'inspiration du moment. La relation que donne le journal de ces excursions est très éloignée des récits de voyage de l'époque, centrés sur l'observation du paysage et des sentiments qu'ils produisaient sur les scripteurs. Même lorsqu'elle est classée par Odier parmi les événements remarquables de la journée (*eventus*), une sortie telle celle qui le conduit le 20 mai 1767 à Onex suscite un commentaire très factuel de la part de l'adolescent :

18

à 9h du matin, Joly m'ayant proposé d'aller chez son oncle avec lui à Onex, j'ai accepté, et nous y sommes allés ensemble en étudiant pendant une partie du chemin, et en nous reposant de temps à autre. Enfin, nous sommes arrivés ; nous nous sommes d'abord un peu reposés dans une chambre, puis nous avons étudié chacun à part pendant quelque temps dans un verger. Nous avons diné avec la gouvernante de Mr Joly et sa sœur, et nous avons mangé des œufs, de la salade et des épinards. Après cela, nous sommes allés voir pêcher au filet dans l'Aire. On a pris peu de poisson devant nous. Cependant on en a pris. Nous nous sommes baignés dans cette même rivière, moi, Joly et un des pêcheurs. Remarquez que pour moi c'était la première fois cette année. L'eau était assez chaude. Nous sommes revenus goûter chez son oncle, toujours avec les deux demoiselles gouvernantes, et avec de la salade et du beurre. Monsieur Joly, le maître de la maison est venu sur le 4h. Mais sur le champ il est allé pêcher, et c'est lorsqu'il y allait et que nous en revenions que nous l'avons rencontré².

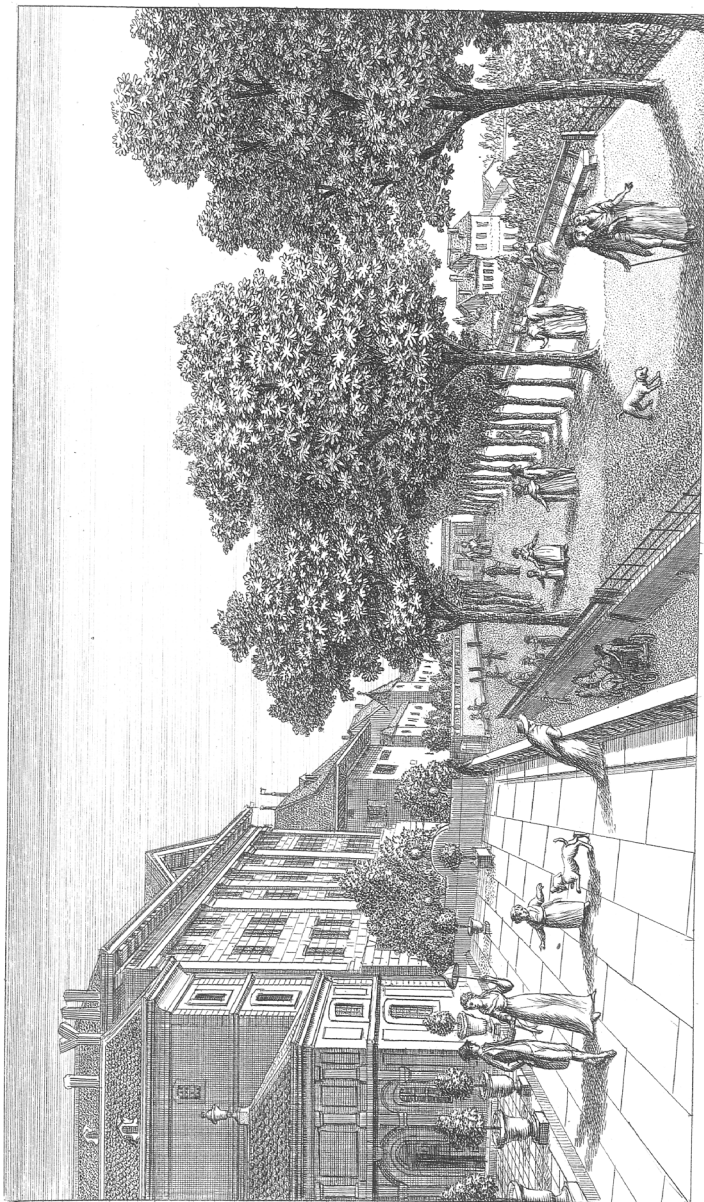
Le jeudi 28 mai, en début d'après-midi, Odier accepte avec Favre de suivre leur ami Du Roveray qui veut rendre visite à une Mlle Bonnet : « [N]ous ne savions où aller, note Odier, nous nous sommes enfin tout-à-coup déterminés à aller à Présinge, voir Madame et Mademoiselle Bonnet »³. Il serait possible de multiplier les exemples de telles excursions improvisées. Les objectifs familiaux et sociaux servent de prétextes aux sorties des jeunes gens. Accompagner un ami pour rencontrer son oncle, ou retrouver une connaissance établie à l'extérieur de la ville témoignent de la liberté dont ils bénéficient, mais aussi de la propension des adolescents à accepter tout plan qui leur permette de sortir de la ville et d'être ensemble loin du regard critique des adultes.

Le journal atteste de l'intérêt marqué des jeunes promeneurs pour le bain dans les cours d'eau, tout comme pour la cueillette des plantes. Dès sa

¹ BGE, Ms fr 5655, lettre de Louis Odier à Andrienne Lecointe, [Genève], [env. 25 avril 1779], insérée dans *Souvenir sur le Docteur Odier*.

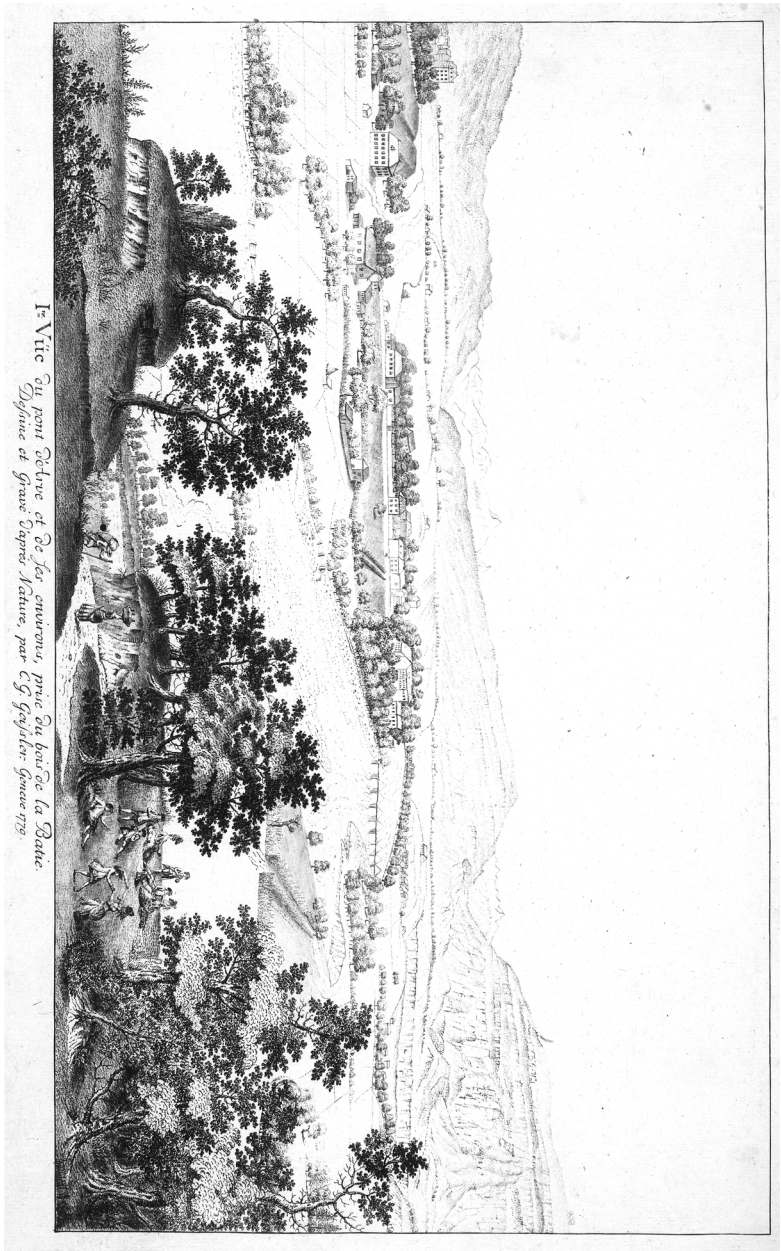
² BGE, Ms fr 5643 / 1, p. 7-8.

³ Du Roveray est intéressé par Mlle Bonnet. BGE, Ms fr 5643 / 1, p. 10.



1^{re} Vue de la Promenade de la Treille

Fig. 1 : Genève, la Treille, vers 1820, Bibliothèque de Genève.



Le Vieux
Ou pont de la
Digne et grand
Maison, par
C. Goussier
1779.

Fig. 2 : Vue de Genève prise du bois de la Bâtie, 1779, Bibliothèque de Genève.

première sortie le long de l'Arve avec son ami Du Roveray mentionnée dans son journal en latin, le 11 mars 1767, les deux amis prennent un bain de pieds dans la rivière⁴. La pratique du bain partiel se répète, sans doute favorisée par le réchauffement de la température, les semaines suivantes. Elle devient presque un rituel. Odier n'y participe pas toujours. Ainsi le 20 mai, alors que deux de ses amis se lavent les pieds dans la rivière du bois de Lancy, Odier s'en dispense sans justification : « je n'ai pas jugé à propos d'en faire autant » écrit-il⁵. Mais quatre jours plus tard il plonge ses pieds dans l'Aire, en se promenant avec Mangeant et, détail significatif, en lisant la *Nouvelle Héloïse*⁶. Le 13 juillet encore, c'est une promenade dans les faubourgs de la ville avec ses amis Mangeant et Du Roveray qui voit le petit groupe se rendre au Pré-l'Évêque et dans les Tranchées avant d'aller « nous laver les pieds au pavillon Martin »⁷.

La lecture mentionnée de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau confirme l'attrait d'Odier pour cet auteur, sans pourtant que le journal ne témoigne explicitement d'une sensibilité rousseauiste pour la nature. Plus évidente est l'influence des savoirs acquis dans les classes de Philosophie auprès du naturaliste Horace-Bénédict de Saussure. Au cours de leurs promenades, les jeunes gens n'ont cesse d'herboriser. Le 29 mai 1767, se promenant avec Joly à Frontenex, Odier trouve un orchis – une plante de la famille des orchidées – qu'il s'empressera d'étudier de retour chez lui. Le lendemain, nouvelle promenade et nouvelle cueillette : il s'agit cette fois de véroniques (*veronica*) et de géraniums. Le 1^{er} juin, au cours d'une excursion à la Bâtie, l'adolescent rapporte une plante médicinale, la vulnéraire (*anthyllis vulneraria*), et un arbuste à feuilles jaunes, du genêt (*genista spartium*) ; le surlendemain, à Bellerive, il trouve des herbacées, une bisannuelle, la scrofulaire (*scrophularia*) et une vivace, la raiponce (*phyteuma*)⁸. Peinant à identifier certaines plantes, Odier n'hésite pas à se rendre chez Horace-Bénédict de Saussure pour lui demander de l'aide⁹. Le jeune savant – il a 27 ans – qui parcourt depuis dix ans les reliefs des environs et effectuera, en juillet de la même année, sa première expédition sur le Mont-Blanc, ne partageait pas nécessairement ses impressions avec ses étudiants¹⁰, qui se référaient à lui comme à un botaniste plutôt qu'à un géologue et alpiniste.

Ceci dit, avec ou sans l'impulsion de son professeur, Odier décida lui aussi de se rendre en montagne. Le 29 juillet 1767, à 10h. comme le précise le journal,

⁴ BGE, Ms fr 5643 / 1, p. 26-28, le 26 mai 1767.

⁵ BGE, Ms fr 5643 / 1, p. 6, le 19 mai 1767.

⁶ BGE, Ms fr 3289, p. 1, le 11 mars 1767.

⁷ BGE, Ms fr 5643 / 1, p. 50, le 13 juillet 1767.

⁸ *Ibid.*, p. 34, 36 et 39.

⁹ *Ibid.*, p. 44, le 8 juin 1767.

¹⁰ Claude Reichler, « Perceptions et représentations du paysage alpestre à la fin des Lumières », in Françoise Chenet (éd.), *Le paysage, état des lieux : actes du colloque de Cerisy (30 juin - 7 juillet 1999)*, Bruxelles, Ousia, 2001, p. 195-213.

l'adolescent en prend l'initiative : « j'ai été chez Dentan[d] lui demander s'il voulait venir vendredi sur le Salève »¹¹. Son ami lui répond par la négative. Une semaine plus tard Odier a trouvé un autre compagnon de marche en la personne de Mangeant. Il le réveille exceptionnellement à 4 heures du matin. « Nous partîmes pour la montagne », note-t-il. Le temps paraissait beau. Dans une appréciation plus élaborée que de coutume il ajoute : « Nous vîmes lever le soleil au milieu de nuages dorés dont l'aspect était magnifique ». La pluie atteint les marcheurs vers 8h30, alors qu'ils arrivent à Moneti (Monnetier). « Nous n'avions pas marché bien vite, et d'ailleurs nous nous étions souvent arrêtés pour cueillir des plantes. »¹² Après une pause agrémentée d'une collation, les jeunes gens partent à l'assaut du Grand Salève en dépit de la pluie qui continue à tomber. L'ascension est lente, interrompue par des pauses fréquentes. Ils empruntent un petit sentier, autre que le « chemin ordinaire » : une précision qui suggère qu'il ne s'agissait pas de leur première ascension.

L'ascension du Salève n'a d'autre but apparent que d'atteindre le sommet. Toutefois, tandis que Mangeant profite des pauses pour écrire son journal « fort détaillé et fort pompeux » à en croire Odier, ce dernier herborise dans les environs. Après un ultime arrêt sous des sapins pour se protéger de la pluie, ils redescendent avant d'avoir atteint le sommet et s'abritent à l'auberge de Monnetier où ils se restaurent. L'ascension est abandonnée face à l'orage qui menace. Dans le récit de l'excursion, le Salève est un élément de l'environnement qu'il s'agit d'explorer comme les autres localités et attractions disponibles dans le voisinage de la ville. Odier n'exprime ni émerveillement ni plaisir à sa découverte. L'expérience relatée tend plutôt à présenter la montagne comme un espace inhospitalier, le lieu de dangers et de désagréments.

Quelques semaines plus tard, en août 1767, lorsqu'il quitte Genève pour se rendre à Édimbourg, Odier commente surtout la route, sa qualité carrossable et les difficultés qu'elle impose aux voyageurs. Tandis que La Sarraz est « assez laide et assez mal-propre » et Jougne « un petit endroit assez laid, mal-propre et irrégulier », les chemins menant de l'un à l'autre « ne sont pas beaux [...] y ayant à traverser une montagne assez haute à la montée de laquelle nous fûmes obligés de descendre et marcher »¹³. La suite est à l'avenant. « De Jonque à Pontarlier les chemins sont assez beaux ; mais on n'y voit rien, et l'on marche toujours entre les gorges et la montagne »¹⁴. Le relief s'impose ici comme un obstacle à la vue, la montagne gêne.

D'autres points de vue retiennent toutefois l'attention du jeune voyageur :

¹¹ BGE, Ms fr 5643 / 1, p. 62, le 29 juillet 1767.

¹² *Ibid.*, p. 65, le 31 juillet 1767.

¹³ *Ibid.*, p. 9, le 1^{er} septembre 1767.

¹⁴ *Ibid.*

De Talant à Besançon, note Odier, la route est assez uniforme et bornée pour les points de vue, étant sans cesse entre des regrès¹⁵ de collines et de montagnes. Cependant près de Besançon elle devient plus jolie. D'un côté, une montagne escarpée, de l'autre, une rivière paisible (la Doux), dont les bords sont ornés d'arbres qui ombragent le chemin, et à l'autre rive de la quelle s'élève insensiblement une colline riante qui aboutit à une autre montagne¹⁶.

Au fur et à mesure qu'Odier s'éloigne de son espace de vie habituel, son journal témoigne d'une esthétique du paysage, ou plutôt, pour reprendre la formule de François Walter, d'une esthétique du « spectacle de la nature »¹⁷. Villes et villages traversés sont qualifiés principalement en fonction de la beauté de leurs bâtiments, de leur propreté, de la régularité des rues, de leur largeur et de la qualité des pavés.

Rolle est une fort jolie petite ville régulière, écrit Odier, propre et bien bâtie, composée d'une seule rue, grande, longue, large, ornée de belles fontaines qui donnent de fort bonne eau, tirée au cordeau, et décorée de maisons assez jolies. Les environs en sont fort jolis, et les chemins fort beaux¹⁸.

23

Les différents cahiers du journal personnel d'Odier sont factuels et relatent bien les événements qui ponctuent ses journées, souvent avec force détails. L'environnement choisi par l'adolescent est à l'occasion campagnard, propre à des échanges libres avec ses amis et à la réflexion, à d'autres moments il est urbain, et voit l'adolescent prendre la mesure de son environnement social, des anecdotes et des ragots qui en font le quotidien. Les lieux et l'environnement ne transparaissent qu'indirectement, comme c'est le cas pour une grande partie de la réalité de chaque jour des diaristes qui ne la remarquent que lorsqu'elle change ou qu'ils s'en éloignent. L'excursion et le voyage permet une découverte ou redécouverte du cadre de vie autrement invisible.

Philip Rieder
Université de Genève

¹⁵ Dans le sens d'évolution régressive.

¹⁶ BGE, Ms fr 5643 / 2, p. 16, les 2-3 septembre 1767

¹⁷ Le terme « paysage » n'est pas encore répandu. Les observateurs font état d'un « spectacle ». François Walter, « La montagne alpine : un dispositif esthétique et idéologique à l'échelle de l'Europe », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2005, p. 64.

¹⁸ BGE, Ms fr 5643 / 2, p. 5, le 31 août 1767.



Fig. 3 : Détail d'un dessin représentant Horace-Bénédict de Saussure en tenue d'alpiniste, réalisé par Louis-Auguste Brun, Musée historique de Vevey, 2652-1, p. 23. Carnet de dessin ayant appartenu à William Brière de Vevey (1786-1799).

« L’immensité prodigieuse de la nature »

Le journal du voyage en Suisse du jeune Schopenhauer (1803-1804)

A l’âge de quinze ans, Arthur Schopenhauer (1788-1860) entreprit un voyage avec ses parents qui le conduisit notamment en Suisse et en Savoie. Pour être en droit de les accompagner, il avait dû promettre à son père de renoncer à des études universitaires au profit d’un apprentissage de commerce. Ce n’était pas la première fois qu’Arthur suivait ses parents à l’étranger : ces derniers avaient usé dès son enfance de méthodes pédagogiques novatrices et cultivé un cosmopolitisme qui témoignaient de leur ouverture d’esprit. C’est grâce aux voyages qu’ils effectuèrent dans de nombreux pays que Schopenhauer apprit à parler couramment l’anglais et le français.

La visée du grand voyage de 1803-1804 était elle aussi éducative. Figuraient au programme plusieurs pièces de théâtre, des visites de musées et d’expositions, et même celle de l’institut Pestalozzi, dont le petit groupe rencontra le directeur en personne. Au fil des jours, Schopenhauer rédigea un journal relatant son périple¹. Il ne s’agit pas d’un journal personnel au sens classique du terme. Pour le jeune auteur, l’enjeu était avant tout d’apprendre à fixer sur le papier ses impressions de voyage par le biais d’un exercice d’écriture quotidien. Sa mère, Johanna Schopenhauer, tint également un journal au même moment, dont les descriptions s’avèrent fréquemment similaires à celles d’Arthur, en particulier en ce qui concerne les impressions que leur inspire la nature suisse².

Les Schopenhauer arrivent à Genève dans la soirée du 11 mai 1804. Ils ont une longue route derrière eux, ayant tour à tour traversé les Pays-Bas, la Grande-Bretagne et la France. Au château de Saint-Cloud, près de Paris, Arthur a pu admirer un relief de la Suisse aussi imposant que précis, et ainsi se forger une première impression du pays qu’il allait découvrir en taille réelle. Le voyage à travers la région des Alpes comprenait différentes étapes : de Genève, il se poursuivait par Chamonix vers Sallanches. Lausanne et Berne étaient

¹ Arthur a rédigé son journal en allemand. Dans cet article, les citations ont été traduites en français par l’auteurice.

² Conservé dans les archives Schopenhauer, à Francfort-sur-le-Main, le journal d’Arthur est accessible en ligne : <http://sammlungen.ub.uni-frankfurt.de/schopenhauer/nav/classification/4426475>. Il a été édité par Charlotte von Gwinner (Arthur Schopenhauer, *Reisetagebücher aus den Jahren 1803-1804*, Leipzig, Brockhaus, 1923), puis par Ludger Lütkehaus (*Die Reisetagebücher von Arthur Schopenhauer*, Zürich, Haffmans, 1988). Le journal de Johanna Schopenhauer a été édité par Gabriele Habinger, Wien, Promedia-Verl.-Ges., 1993 sous le titre *Promenaden unter südlicher Sonne. Die Reise durch Frankreich 1804*.



Fig. 1 : Portrait de jeunesse d'Arthur Schopenhauer – en mains privées.

également sur l'itinéraire qui menait finalement, via Lucerne et Zurich, aux chutes du Rhin près de Schaffhouse.

À leur arrivée, les voyageurs découvrent toutefois que certaines parties du voyage en Suisse présentent des difficultés. En s'engageant sur les sentiers menant aux sommets alpins, il leur faut ainsi se résoudre à monter en char-à-banc. Le père Schopenhauer décide d'interrompre le trajet et de repartir à Genève, tandis que mère et fils poursuivent leur route. Arthur souligne dans son journal que le plus gros inconvénient de voyager en Suisse est le manque de postes et la lenteur des déplacements. Et d'ajouter : « la lenteur est l'élément typiquement suisse ».

Dans l'ensemble, le point de vue du jeune homme sur la Suisse et ses habitants est favorable. Seul le dialecte suisse alémanique paraît lui avoir fait mauvaise impression. Fasciné par les coutumes et l'habillement, Arthur s'étonne autant de la générosité des Helvètes et des montagnards que de leur hospitalité modèle. À propos des habitants de *Chamouny*, il déclare : « On ne s'attendrait nullement à rencontrer une telle éducation chez ces habitants des montagnes. Ils ne connaissent ni l'intérêt personnel ni l'envie : tout guide en recommande un autre ». Mère et fils traversent de nombreuses vallées alpines, selon les usages d'époque. Johanna Schopenhauer est frappée de la réponse d'une jeune fille à la question qu'elle lui pose sur le nombre de pauvres dans le village. « Elle me fixa un instant, note-t-elle, comme si elle avait été incapable de comprendre ce que je voulais dire. 'Nous sommes tous pauvres' finit-elle par me dire avec un sourire aimable, 'mais parmi nous il n'y a aucun malheureux'. »

Plusieurs villes suisses font également l'objet de descriptions. « Les habitants de Genève », relate Johanna, « sont habitués à voir des voyageurs de toutes les nations, de toutes les classes sociales, vivant souvent parmi eux pendant des années, et à jouer le rôle d'aimables hôtes qui accueillent volontiers les clients étrangers, envers lesquels ils se comportent de façon amicale, voire chaleureuse ». Arthur s'attache de son côté à décrire la nature de la région lucernoise qu'il associe à une scène de théâtre : « Sur le côté ouvert de ce magnifique amphithéâtre se situe *Lucerne*. » Lausanne, également sur l'itinéraire du jeune homme, l'impressionne par ses routes escarpées : « ça grimpe sans arrêt dans la ville. » Interlaken l'émerveille : « Je n'ai jamais rien vu de plus beau que la vallée d'Interlaken. En un endroit des bords de l'Aar, où je me baignai, sa vue est simplement divine. »

La nature est incontestablement la pièce maîtresse des descriptions du futur philosophe. L'étonnement qu'éprouve Arthur devant les majestueux sommets des Alpes ainsi que le décor romantique et sauvage du panorama qu'il découvre sont décrits à maintes reprises³. À l'instar de sa mère, qui compare

³ Cette perception du paysage fait écho au poème d'Albrecht von Haller *Les Alpes* ainsi que dans les descriptions de voyage d'Horace-Bénédict de Saussure. Voir : Claude Reichler, « Science et sublime dans la découverte des Alpes », *Revue de géographie alpine*, tome 82, n°3, 1994, p. 11-29.

le monde de la montagne à un paysage de conte de fées, il perçoit la nature comme envoûtante, presque magique. Le 11 mai, il écrit : « [...] tout porte une empreinte merveilleuse, indicible, on voit l'immensité prodigieuse de la nature, elle n'a plus rien de banal, elle dépasse ses propres limites, et on a l'impression de se rapprocher d'elle ». Enchanté des sentiments que le spectacle de la nature éveille en lui, le jeune homme tente de trouver des descriptions particulièrement éloquentes, par exemple à propos de la *Jungfrau* : « [...] finalement le voile tomba complètement, et rougissant intensément, la vierge se révéla dans toute sa beauté ».

L'ambivalence de l'impression provoquée par cette nature oscillante entre beauté céleste et danger terrifiant est omniprésente dans les deux journaux. Johanna, par exemple, écrit : « Une herbe tendre ornait la prairie, semblable à un tapis de velours vert ; à droite, toute proche, la chaîne du Jura, sombre et menaçante, encore recouverte de neige en ses plus hauts sommets, coupait la vue, offrant un contraste saisissant avec l'éveil du printemps [...]. » Les périls, dont Arthur est particulièrement conscient à certaines étapes, sont évoqués tout au long de son journal. Fasciné, mais aussi apeuré, le jeune homme reste par exemple stupéfait devant la puissance d'une cascade. Le choix des mots pour la décrire révèle l'ambiguïté des émotions qu'il ressent en l'observant :

Continuant à longer, d'un côté, une falaise, et, de l'autre, des précipices, nous roulâmes jusqu'à la *Chûte de l'Arve*. Peu de choses m'ont laissé une impression aussi profonde que ce spectacle étrangement sauvage. Juste en dessous de nous, l'Arve se jette avec impétuosité sur les morceaux de roche qui s'amoncellent au fond de l'abîme, se fracassant dans les airs comme une mer d'écume rugissante qui s'échappe de l'espace qui l'enserre.

Un événement rappelle également à notre écrivain en herbe les dangers de la nature helvétique : il s'agit de l'accident qui coûta la vie au jeune *Escher*, dont le monument commémoratif est mentionné dans de nombreuses relations de voyageurs de l'époque. Arthur reprend en détail l'histoire de ce jeune homme qui, par son imprudence, connut une mort terrible sur le *Glacier du Buet*. Trop éloigné de son guide, Escher était tombé dans une crevasse, dont on retira plus tard son corps sans vie et – comme le précise Schopenhauer – aux ongles déchirés, preuve que la mort ne fut pas immédiate.

Arthur se souviendra toute sa vie des sensations éprouvées lors de son voyage en Suisse, et elles influenceront durablement son point de vue. Ainsi lorsqu'il se rend au *Schneekoppe*, le plus haut sommet des Sudètes, culminant à quelques 1600 mètres, il estime que : « pour qui reste imprégné de l'effet des terrifiantes Alpes, de telles montagnes ressemblent plutôt à des collines. » Vers la fin de leur voyage en Suisse, mère et fils se rendent aux chutes du Rhin à

Montag d. 14 May
Wir liefen früh sehr früh aus, um die Reise
auf dem Thal von Chamouney zu machen. Das
Das Wetter war vollkommen schön. Wir sahen
auf dem die reizenden Thäler des Rheins. In
den Thälern waren herrliche Land. In der
Thal Thälern. In der Thälern. In der Thälern.
In der Thälern. In der Thälern. In der Thälern.
In der Thälern. In der Thälern. In der Thälern.
In der Thälern. In der Thälern. In der Thälern.

Fig. 2 : Page du journal de voyage d'Arthur Schopenhauer, Bibliothèque universitaire J.C. Senckenberg, Na 50 Nachlass Arthur Schopenhauer, numéro 404.

Schaffhouse, et les derniers mots d'Arthur concernant l'espace helvétique fixent le souvenir qu'il en retient : « Nous avons maintenant quitté la Suisse, l'éclat de ses sommets ne nous parvient plus que de loin, nous rappelant toute la splendeur qu'ils abritent : nous laissons derrière nous le divin temple de la nature [...] ». »

L'adolescent n'a guère admiré d'autre paysage que celui de la Suisse, du moins lors de ce voyage, et c'est la diversité de sa nature qui a le plus retenu son intérêt. Il n'était bien sûr pas le seul voyageur à exprimer un tel sentiment. Songeons à ce qu'en disait Rousseau dans la lettre XXIII de *La Nouvelle Héloïse* : « la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects ! »⁴ Pour le jeune philosophe, le monde de la haute montagne est un monde presque mythique. Dans ses premiers manuscrits (1804-1818), entamés après ce voyage, mais toujours au début de sa carrière littéraire, il établit notamment une comparaison entre les Alpes et la philosophie :

La philosophie est une haute route alpine, seul un étroit sentier y mène au milieu des épinés et des cailloux pointus : il est à l'écart, et plus on s'élève plus il est désert [...]. Il sillonne régulièrement le bord du précipice, surplombant la verte vallée [...]. Mais il est toujours baigné dans l'air alpin, pur et frais, et voit le soleil quand la nuit règne encore en bas.

30

Adulte, Schopenhauer continua à intégrer les impressions issues de son voyage en Suisse dans son travail littéraire. Dans la thèse de doctorat qu'il soutint en 1813 intitulée *De la quadruple racine du principe de raison suffisante* (*Über die vierfache Wurzel des Satzes vom zureichenden Grunde*), il compare le philosophe à un homme qui s'efforcera de ne pas ressembler à un sombre et impétueux ruisseau de pluie, mais plutôt à un lac suisse qui, par sa tranquillité, offre une grande clarté à d'insondables profondeurs. Dans son œuvre *Parerga und Paralipomena* (1851) il relève encore : « La Suisse ressemble à un génie : belle et sublime, mais peu faite pour porter des fruits nourrissants »⁵. Au final, Arthur Schopenhauer suivit un chemin bien différent de celui prévu à l'origine. Son voyage et son séjour helvétique lui ont cependant laissé une expérience formatrice, exauçant le souhait qu'aurait exprimé son père : « Mon fils est censé lire le livre du monde. »

Ivana Lohrey
Université d'Augsbourg

⁴ Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, p. 44.

⁵ Arthur Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena, kleine philosophische Schriften*, Berlin, Hayn, 1851, p. 520.

Le journal de voyage dans les ouvrages pédagogiques au XVIII^e siècle

Dans le panel de l'écriture éducative de jeunesse prônée par les pédagogues, le journal de voyage tient une place importante. Au siècle des Lumières, le voyage et le récit qui l'accompagne constituent généralement le point d'orgue de toute éducation permettant d'achever la formation morale et intellectuelle des jeunes hommes tout en les exerçant à l'usage du monde¹. Le journal a pour objectif de les inciter à observer et évaluer le monde qu'ils découvrent tout en leur fournissant un objet qui pourra, plus tard, être lu en société. De nombreux pédagogues ne manquent pas d'en rappeler l'importance à leurs lecteurs – parents ou précepteurs – tout en leur prodiguant des conseils et des méthodes de rédaction adaptés aux jeunes voyageurs. Pour tous, le maître mot du voyageur doit être l'observation. Ainsi, l'abbé Poncelet, dans ses *Principes généraux pour servir à l'éducation particulièrement de la noblesse française* (1763) consacre de nombreuses pages à cette thématique. Il suggère d'effectuer très tôt de brèves courses avec les garçons, courses qui ont pour but premier d'exercer le regard en vue du « grand » voyage :

On peut s'occuper d'observations excellentes dans le lieu même de sa naissance, dans son voisinage, à la campagne, dans sa Province ; on peut commencer ces petits Voyages dès l'âge de quatorze ou seize ans, sans négliger pour cela ses autres exercices ; on peut y observer la même méthode que l'on observera dans les Voyages de long cours ; ces petits essais disposeront les jeunes Gens, & les mettront au fait de la véritable manière de voyager, & d'en tirer tout le fruit que l'on se propose².

Pour ces petites excursions d'enfance, Poncelet insiste sur l'observation sans recommander explicitement la tenue d'un journal. En revanche, pour le voyage au « long cours », l'exercice s'impose, comme il le précise : « Comme il ne suffit pas de voir, mais qu'il faut de plus retenir ce que l'on a vu, notre jeune voyageur dressera, avec l'aide de son Gouverneur, un Journal méthodique, dans lequel il inscrira chaque jour ses observations, ses réflexions, ses découvertes. »³ La même injonction se retrouve dans de nombreux écrits d'époque. Les verbes « devoir » et « obliger » que choisit Louis-Antoine de Caraccioli (1719-1803),

¹ Sur le débat relatif au voyage, voir Gilles Bertrand, « Du voyage utile et nécessaire : les arts de voyager et le débat sur les voyages au XVIII^e siècle », *Viatika* [en ligne], n°6, 2019.

² P. Poncelet, *Principes généraux pour servir à l'éducation des enfants, particulièrement de la noblesse française*, Paris, chez P. G. Le Mercier, t. 3, 1763, p. 238.

³ *Ibid.*, p. 248.

qui fut précepteur du fils Rzewuski en Pologne, dans son traité d'éducation *Le véritable mentor ou l'éducation de la noblesse* (1759) montrent assez que le jeune voyageur n'a, sur ce sujet, aucune marge de manœuvre :

Nous dirons un mot du Journal que doit faire un jeune voyageur, & de la manière de le faire ; car nous voulons entrer dans tous les détails. Ce journal contiendra des remarques. Le Mentor obligera donc son élève à écrire chaque soir un abrégé de ce qu'on aura vu dans la journée, & à mettre exactement la date du jour⁴.

32 Conçue comme un véritable exercice éducatif, la rédaction s'effectue sous la conduite d'un gouverneur qui a organisé et prévu un voyage utile. Ainsi l'abbé Poncelet critique vertement le voyage « spectacle » qui conduirait un jeune noble à passer d'un pays à l'autre – en chaise de poste mise à sa disposition et pourvu d'un budget illimité – pour assister à un *autodafé* au Portugal, une corrida à Madrid ainsi qu'au carnaval de Venise. « Pour moi », écrit-il, « je vois bien d'autres objets à considérer dans les Voyages : entrepris dans la seule vue de perfectionner l'Éducation, on ne devrait avoir égard qu'aux objets propres à étendre les connoissances précédemment acquises, & relatives à l'esprit & au cœur. Nous les avons rangées sous trois classes : connoissances nécessaires, connoissances utiles, connoissances agréables »⁵. Et Poncelet de proposer d'examiner chaque région, plutôt qu'en fonction du spectacle de ses cérémonies ou de ses richesses artistiques, au travers d'une grille d'observation préétablie allant de la religion pratiquée au mode de gouvernement en passant par l'état de la population, les mœurs, l'éducation, les ressources militaires, l'état des sciences, le commerce et le climat. Il conclut :

Notre jeune Voyageur n'oubliera rien de ce qui lui paroîtra intéressant ; il aura soin d'inscrire dans son Journal tout ce qui l'aura frappé comme bien ou comme mal ; comme utile ou comme agréable ; il conservera précieusement ce recueil instructif, il le regardera comme un trésor préférable à tout l'or de Potose, à toutes les richesses des Indes, objets du Voyageur Commerçant⁶.

Le voyage, tel que le conçoit Caraccioli, reste en revanche plus traditionnel. Les principaux objets soumis à l'observation doivent être les monuments, antiquités, cérémoniels et coutumes, à quoi l'auteur joint la liste des livres récents et le nom des savants rencontrés « avec un portrait de leur caractère & de leur

⁴ Louis-Antoine, marquis de Caraccioli, *Le véritable mentor ou l'éducation de la noblesse*, 2^e éd., Avignon, J. F. Bassompierre, 1761, p. 190-191.

⁵ P. Poncelet, *op. cit.*, t. 3, p. 252.

⁶ *Ibid.*, p. 255-256.

physionomie »⁷. Sur la forme qu'est censé prendre le compte rendu du jeune voyageur, Caraccioli semble avoir eu quelques hésitations, puisqu'il propose à la fois une organisation du texte sous forme de chapitres alphabétiques et une tenue chronologique du journal.

Comment guider les réflexions que ne doivent pas manquer de susciter l'observation et la découverte des us et coutumes des territoires traversés auprès des jeunes scripteurs ? Les pédagogues préconisent une première étape qui se réalise sous le contrôle de l'éducateur ou des parents. Ainsi dans son ouvrage épistolaire à succès publié en 1782, *Adèle et Théodore ou lettre sur l'éducation*, la femme de lettres et éducatrice Félicité de Genlis insiste sur l'importance de l'apprentissage progressif de la pratique diaristique. Lors d'un voyage en Italie, la jeune héroïne du roman, Adèle, soumet son texte à sa mère lequel est ensuite corrigé à l'aune de celui que cette dernière rédige elle aussi :

Maintenant, je vais faire un vrai journal que vous ne verrez qu'à mon retour je l'écrirai avec soin, puisqu'il doit servir de modèle, car ma fille écrira de son côté, et moi du mien, et tous les soirs elle me communiquera ses observations et ses réflexions, que je rectifierai par les miennes ; comme nous écrivons sur le même sujet, et que je ne lui lirai jamais mon journal qu'après avoir vu le sien, cette manière doit former également son style, son jugement et son esprit⁸.

33

Le pédagogue De La Fare qui publie, en 1768, *Le gouverneur ou Essai sur l'Education* dans lequel il met en scène la relation éducative entre un jeune homme, nommé Lisimaque et son gouverneur, insiste lui aussi sur l'importance du mentorat exercé par ce dernier :

Il est réglé entre Lisimaque & moi, qu'il écrira tous les mois une fois à son Pere, & une fois à Mr. Le Baron de Z.... cette dernière correspondance lui sera d'une grande utilité ; ce sera comme le Journal de ses voïages, & il y rendra compte au Baron, de ses observations Morales, Physiques, Politiques & OEconomiques : ce seigneur a beaucoup vu, & encore plus réfléchi ; Lisimaque aura un intérêt de plus, à ne lui communiquer que des remarques judicieuses ; & je me reserve à cet égard, que le droit de diriger ses yeux sur les objets qui en mériteront la peine, & de rectifier amicalement ce qu'il pourrait y avoir de défectueux dans les jugemens qu'il en portera⁹.

⁷ L.-A. Caraccioli, *op. cit.*, p. 191.

⁸ S. F. de Genlis, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des princes, des jeunes personnes, & des hommes*, Paris, M. Lambert et F. J. Baudoin, 1782, t. 2, lettre XXXIX, p. 412.

⁹ De la Fare, *Le gouverneur ou Essai sur l'Education*, Londres, 1768, p. 244.

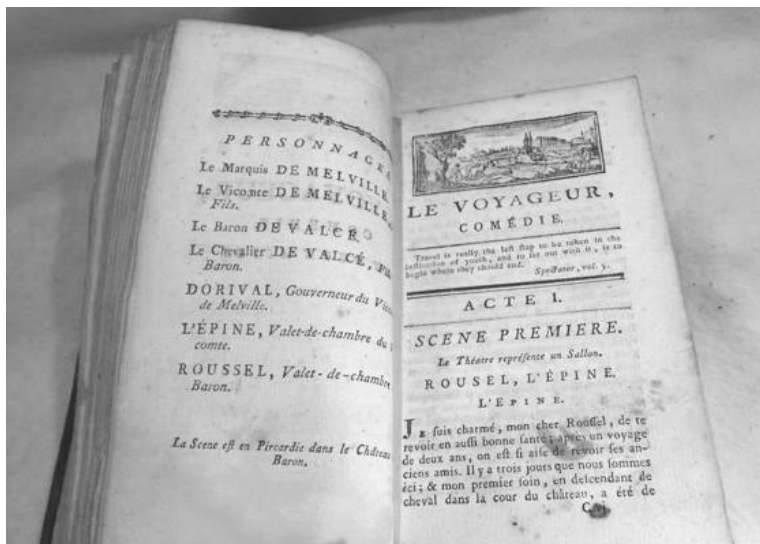


Fig. 1: M^{me} de Genlis, « Le voyageur ».

Si les pédagogues paraissent se rejoindre pour vanter les bienfaits du journal de voyage, Madame de Genlis y a toutefois mis un bémol dans un précédent ouvrage. Dans son *Théâtre à l'usage des jeunes personnes* (1779-1780) qui regroupe de courtes pièces à dimension éducative et morale destinées à être jouées par les enfants devant la famille ou la société, celle intitulée *Le voyageur* dénonce le voyage précoce. Sont mises en cause les connaissances superficielles et la pédanterie qui en découlent : deux maux que le journal contribuerait à soutenir. La pièce relate le retour d'un voyage de deux ans à travers l'Europe du vicomte de Melville, jeune homme de dix-huit ans. Son père, charmé de l'esprit dont il fait preuve, tente de faire partager son enthousiasme au baron de Valcé, futur beau-père de Melville, visiblement peu impressionné par les tournures affectées du jeune homme :

Mais, faites-le causer, c'est tout ce que je vous demande. Jusques-là suspendez votre jugement : vous prétendiez que c'étoit une folie de le faire voyager si jeune ; il ne rapportera des Pays étrangers, disiez-vous, que des ridicules & de la pédanterie, & pas une vraie connoissance, au lieu de cela, il a tout examiné avec cette ardeur de curiosité qui n'appartient qu'à la première jeunesse, & cette attention a gravé dans sa tête d'une manière ineffaçable, tous les objets qu'il a vus. Il a rapporté d'Italie un goût passionné pour les Arts ; il en parle d'une manière qui vous surprendra. Je vous en prie, demandez-lui le Chapitre de son Journal qui traite de la Peinture ; sur ma parole, c'est un chef d'œuvre de goût & d'éloquence¹⁰.

C'est précisément sur le chapitre de la peinture que le jeune vicomte se voit confondu. Trop heureux de faire état de son esprit, il critique avec verve un portrait que le baron de Valcé soumet à son expertise. Malheureusement pour lui, le portrait se trouve être celui de la propre fille du baron... Dans cette pièce, Madame de Genlis introduit une qualité indispensable tant à l'écriture qu'aux discours des jeunes personnes, à savoir le naturel, qualité étroitement associée à l'état d'enfance et de jeunesse que corrompraient les voyages précoces.

Observer et réfléchir, tels sont les enjeux du journal de voyage pour des jeunes gens qui sont – contrairement au vicomte de Melville – suffisamment âgés pour en tirer tout le profit. L'utilité s'arrête rarement avec la fin du voyage. Relu et étudié au retour afin de comparer les différentes régions les unes avec les autres, comme le propose l'abbé Poncelet, il permet au jeune voyageur de déterminer ce qui constitue « la source de la félicité ou de l'infortune publique & particulière », but ultime de l'exercice¹¹. Non seulement les connaissances

¹⁰ Stéphanie Félicité de Genlis, *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Paris, M. Lambert & F. J. Baudouin, 1780, t. 3, p. 95-96.

¹¹ P. Poncelet, *op. cit.*, t. 3, p. 256.

acquises en feront selon lui un jeune homme particulièrement précieux pour sa patrie, mais le journal de voyage laissera une trace tangible et ineffaçable de la qualité de l'instruction reçue. Une conception que partage, parmi tant d'autres, le marquis de Caraccioli pour qui « on jugera du fruit de ses voyages par la manière dont il [le jeune voyageur] écrira ses observations »¹².

Sylvie Moret Petrini
Université de Lausanne

¹² *Ibid.*, p. 192.

**« Journal d'un voyage fait en Suisse par la pension de
Mr Rahn d'Aarau en 1788 sous la conduite de Mrs les
sou[s-mâitres] Zandt et Swarswalder », 1788,
par Jean Benjamin Jaïn^{*}**

Parmi les quelques journaux d'enfants et d'adolescents suisses romands rédigés au XVIII^e siècle qui nous soient parvenus, celui de Jean Benjamin Jaïn (1774-1822) présente l'intérêt de documenter le voyage qui a mené le Vaudois de 14 ans et ses camarades de pension, en six jours seulement, du sud de l'Allemagne à La Chaux-de-Fonds. Sans qu'il ne le dise, la journal apparaît bien ici un exercice obligé, probablement supervisé par les accompagnateurs de la pension Rahn d'Aarau et destiné à accroître l'intérêt éducatif du voyage¹.

Nous partîmes d'Aarau le 9 Juillet 1788 et après avoir traversé cette chaîne du Jura qui est au vis à vis par une gorge assez grande et assez fertile nous arrivâmes a Benck premier village ou hameau qu'on trouve sur les terres d'Empire². Après avoir pris là congé de quelques uns des pensionnaires qui nous étoient venus accompagnés nous continuâmes notre route entre deux montagnes et ensuite la vallée s'étant peu a peu élargie nous découvrîmes la Forêt Noire et deux des villes fore[s]tieres Lauffenbourg et Säckingen. C'est a cette dernière qu'il [y a] une abaye ou est une princesse d'Allemagne³. Nous arrivâmes à Stein village sur [le] Rhin d'ou il y a une jolie vue du coté de Säckingen après un quart de lieue de Säckingen nous arrivâmes a Mumpf où nous nous embarquâmes sur deux bateaux joints ensemble. Après une lieue les batelliers nous ayant dit de descendre a cause que le Rhin commençoit a venir rapide et dangereux nous marchâmes jusqu'à Rheinfeld ville autrefois forte et que les François ravagèrent de meme que cette partie de partie du pays dans la guerre du commencement de ce siècle. Cette ville a ce qu'il me parrut est passablement grande on y voit encore

* ACV, P.Jain 50.

¹ La pension Rahn dans laquelle est placé le jeune Jaïn jouissait d'une excellente réputation. Elle avait été fondée en 1772 par Hans Heinrich Rahn (1726-1801), teinturier et marchand. Son épouse et celle du pédagogue Johann Heinrich Pestalozzi étaient de proches relations.

² Notre édition reproduit la graphie, la syntaxe et la ponctuation du manuscrit. Seuls les noms de lieu ont été corrigés et modernisés.

³ Depuis 1307, l'abbesse était décorée du titre de « princesse du Saint-Empire », ce qui explique la confusion du jeune Jaïn.

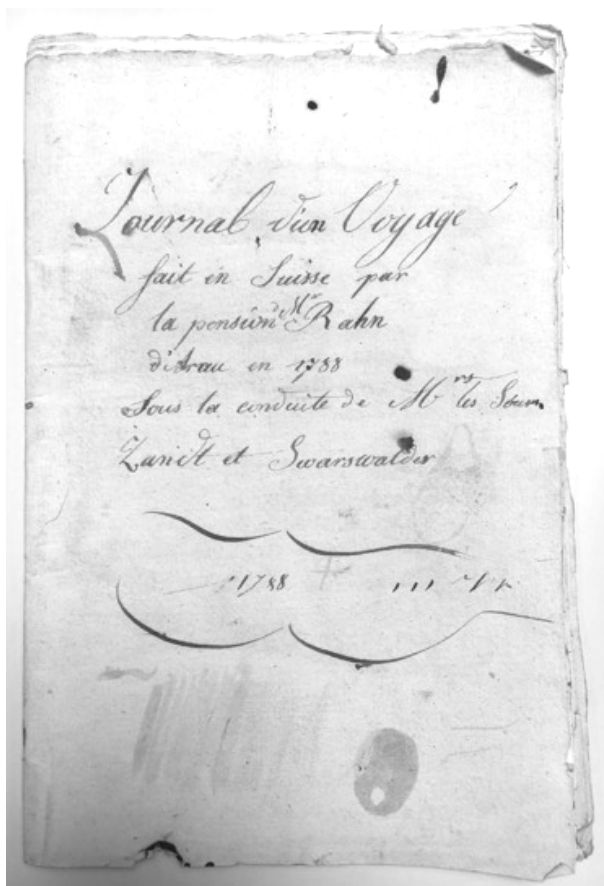


Fig. 1 : Page de titre du journal de Jean Benjamin Jaïn,
Archives cantonales vaudoises, P Jaïn 50.

des restes de fortifications elle a un pont sur le Rhin. Nous étant rembarqué là nous continuâmes notre route jusqu'à Bâle.

Le 10. Bâle capitale du canton de ce nom est située sur le Rhin qui la divise en deux parties la grande ville et le petit Bâle. Cette ville est très commerçante. Elle a beaucoup de manufactures en Rubans d'indiennes. On y remarque la cathédrale de Munster⁴ qui est très ancienne et où l'on voit plusieurs tombeaux par exemple celui d'Erasmus, de l'Impératrice Anne, etc. la salle des conciles. Près de la Cathédrale il y a une terrasse d'où l'on a une vue très étendue du côté la France et l'Allemagne. L'Arsenal est assez grand et très bien entretenu. Il y a à peu près 200 canons. On y conserve la cuirasse de Charles le hardi [Charles Le Téméraire], duc de Bourgogne, l'armure de tête de son cheval et deux de ses fusils d'environ 10 pieds de long. On y voit plusieurs trophées en particulier celui dont le comte Brognio a fait présent à la ville de Bâle. Il n'y a rien de remarquable à la maison de ville. Il y a un beau pont sur le Rhin. A une petite lieue de Bâle est Huningen, forteresse sur les terres de France construite par [le] fameux Général Vauban. Il y a toujours deux régiments, l'un d'infanterie l'autre de cavalerie.

Après avoir traversé le champ de bataille de St Jacques nous arrivâmes à Arlesheim grand village dans l'Evêché de Bâle où nous fumes assez tôt pour aller examiner l'Eglise du Chapitre et l'Hermitage ou le jardin Anglais établi par un de chanoines de la cathédrale de Bâle qui sont actuellement dans un couvent près de ce village⁵. Cette Eglise quoique simple est ornée avec beaucoup de goût et d'art. Sur son plafond sont de très belles peintures qui représentent différents traits d'histoire de l'Ecriture : au fond est un superbe autel avec des colonnes de marbre fin au côté duquel sont les sièges de l'Evêque etc. Derrière l'autel dans une armoire l'on voit le buste en argent de l'Empereur fondateur de l'Eglise de Bâle qui a [à] ses côtés l'impératrice et la vierge Marie. Après avoir visité l'Eglise nous allâmes à l'Hermitage dont voici la description.

On va d'abord par un assez beau chemin jusqu'au pied de la montagne : ensuite l'on monte par un joli sentier serpentant. La première chose qui se présente est un caroussel à côté duquel il y a une belle grotte naturelle : ayant continué nous arrivâmes à une petite maison d'écorce d'arbre très jolie en dedans et où il y a tout ce qu'il faut pour un hermite. En suite on arrive à une autre cabane qui ressemble parfaitement à un tas de bois. On fut fort surpris lorsqu'on nous y fit entrer par une porte imperceptible. Depuis là on jouit d'une belle vue du côté de Dornach et sur la plaine où se donna la fameuse bataille. Etant un peu monté on trouve à sa droite un parasol chinois après avoir passé par un trou naturel dans le roc l'on vient à une plate forme où il y a des inscriptions dans

⁴ La Cathédrale de Bâle, Basler Münster, en allemand.

⁵ L'Ermitage d'Arlesheim – jardin paysager anglais créé par Balbina von Andlau-Staal – avait été inauguré 4 ans plus tôt, en 1785. Les livres d'or du lieu montrent qu'il attira dès son ouverture de très nombreux voyageurs.



Fig. 2 : Peter Birmann, Vue de Pierre-Pertuis, réalisée vers 1792.

différentes langues : nous arrivâmes à une vieille tour ruinée qui nous trompa lorsque nous y entrâmes en voyant un charmant cabinet plus loin est une maison de bois qui représente en dedans une maison Suisse. En redescendant la montagne l'on entra dans une énorme grotte où l'on voit à gauche un trophée de la mort. Un peu plus avant dans un autre antre très étroit l'on voit la statue de Proserpine ensuite montant quelques escaliers l'on voit dans une cavité la résurrection qui tend les bras vers le ciel qui est très bien représenté par le moyen de quelques lumières cachées dans les sinuosités du roc. Tout ceci fait un si bel effet qu'on ne peut exprimer qu'en le voyant.

Le lendemain le 11 nous partîmes d'Arlesheim et ayant continué à remonter la Birse on entra dans un étroit défilé à l'entrée duquel est un vieux château. Après deux heures de marche la vallée se rélargit nous arrivâmes à Laufen, petit bourg assez bien bâti environné d'anciens murs encore bien conservé. À une demi lieue de là, la vallée se rétrécit et venant peu à peu une assez grande plaine on vint à [un] village nommé Soyhières qui est le premier où l'on parle le François après avoir traversé près de Delémont une vaste plaine on entra dans un défilé entre deux rochers à pic et plus loin le défilé se change en une jolie vallée où est le village de Moutier-Grandval chef lieu de la Prévôté⁶ qui est sous la protection de Berne mais qui cependant appartient à l'Evêque de Bâle. Les habitants jouissent de plusieurs privilèges. Ils sont obligés de prêter serment à l'Evêque toutes les fois qu'on en change après que lui même a fait la promesse de leur laisser leurs privilèges.

Nous continuâmes notre route dans un défilé plus étroit que les autres où il n'y avait place que pour la Birse et le chemin. Ensuite il s'ouvrit peu à peu alors on entra dans une belle vallée grande et parsemée de villages. C'est dans celui de Malleray que nous logeâmes.

Le lendemain le 12⁷ nous continuâmes notre route et après avoir passé plusieurs villages l'on arriva à la source de la Birse qui sort d'un rocher par deux endroits différents. Un peu plus haut est Pierre-Pertuis. Il est incertain si ce fut autrefois les Romains ou les Helvétiens qui firent cet ouvrage immense. On y voit en entrant une inscription qui est presque effacée. C'est par ce trou que le chemin passe après avoir descendu par une gorge assez étroite l'on entra dans la vallée de Saint-Imier qui s'offre à nous dans un très bel aspect. Après avoir passé les villages de Tavannes et Sonceboz on arriva à Corgémont⁸. Ce fut là où nous prîmes un guide pour nous conduire sur le Chasseral. Lorsque nous fumes

⁶ Ancienne abbaye, puis chapitre collégial et seigneurie de l'évêché de Bâle. Depuis la fin du XVI^e siècle, Moutier-Grandval n'était plus une prévôté mais un bailliage de l'évêché.

⁷ Le scripteur s'est trompé dans l'indication des dates. Il a répété ici, « le lendemain 11 » et l'erreur s'est reportée sur les autres dates. Celles-ci ont été corrigées.

⁸ Le jeune scripteur commet ici une erreur, le village de Tavannes étant situé de l'autre côté du col de Pierre-Pertuis, dans la vallée de Tavannes et non dans le vallon de Saint-Imier.

aux deux tiers de la montagne nous fumes surpris par une horrible pluie mais comme il n'y avoit de la place dans aucune vacherie⁹ et que dans un[e] meme on nous traita de voleurs, il nous fallut redescendre dans un cabaret nommé Bignelet ou il nous fallut coucher. Le lendemain le 13 nous remontames par un assez beau temps et nous eumes une belle vue du coté de la France. L'on voyait a ses pieds comme sur une carte de Géographie les lacs de Neuchâtel, Biemme et Morat. Notre guide nous dit qu'on pouvoit voir le lac de Genève mais je ne l'apperçut pas, je vis seulement [le] Salève. Dans le lointain était les montages de la Suisse et de Savoie parmi lesquelles l'on voyait le Mont-Blanc dominer sur toutes les autres. Etant redescendus nous rentrames de nouveau dans la vallée de Saint-Imier et après avoir diné à Renan nous traversames la montagne et allames à la Chaux-de-Fonds grand et beau village dans le comté de Neuchâtel. On y fait un grand commerce en horlogerie. On a calculé qu'on exportait environ 40000 montres chaque année dans différens pays étrangers. On y fabrique un grand nombre de dentelles de bas. On y conte environ 6000 habitants. Le lendemain le 14 nous allames au Locle, village qu[i] ne cède rien en beauté et en grand à la Chaux-de-Fonds plus loin a une ½ lieue. Il y a un moullin souterrain digne d'être vu¹⁰. Il a environ 300 pieds de profondeur. On y descend par des escaliers taillés dans le roc.

42

Texte transcrit par Sylvie Moret Petrini
Université de Lausanne

⁹ Étable.

¹⁰ Moulins souterrains du Col-des-Roches dont le projet initié vers le milieu du XVII^e siècle par trois meuniers, Daniel Renaud, Isaac Vuagneux et Bathalazard Calame, fut repris et développé, à partir des années 1660, par Jonas Sandoz, receveur des Montagnes neuchâteloises, issu d'une famille influente et fortunée. Ruiné, il dut revendre peu avant sa mort ce qui était devenu une « véritable usine souterraine ». Au XVIII^e siècle, lorsque Jaïn visita le site, seuls trois rouages et trois moulins subsistent des 5 qui avaient été construits par Sandoz.

L'iconographie dans les journaux de voyage de Henri Georges de Mestral (1789-1790)

Dans les carnets* sur lesquels Henri Georges de Mestral (1770-1849), issu d'une famille nobiliaire du Pays de Vaud, a pris note des étapes de ses différents voyages de jeunesse, ce dernier met au service d'un témoignage ethnographique ses qualités de dessinateur.

Après avoir passé une année et demie en Écosse à l'université d'Edimbourg, Henri Georges et son frère Armand (1772-1854) entament, le 1er mai 1789, leur voyage de retour vers la Suisse. À cette occasion, Henri Georges ouvre un journal qu'il tient quotidiennement jusqu'au 13 mai. Au terme d'une relation détaillée et élogieuse de leur visite de la fabrique de faïence de M. Wegdewood – dont ils avaient rencontré le fils cadet à Edimbourg – manufacture située à Etruria dans le Staffordshire, il choisit de ne pas poursuivre l'exercice. De la suite du voyage et de leur traversée de la Hollande et de la Belgique, seules ont ainsi été écrites quelques lignes relatant leur visite de la ville de Bruxelles. Le carnet n'a toutefois pas été oublié puisqu'Henri Georges y a tracé plusieurs dessins. Une année plus tard, alors qu'il quitte Aubonne pour se rendre à Vienne, c'est ce même carnet qu'il emporte avec lui pour prendre note de son voyage.

Entre les pages de son journal, Henri Georges a représenté, entre autres, un étudiant d'Oxford, une laitière hollandaise, un postillon allemand et un gentilhomme hongrois. Dessins et commentaires – les complétant parfois – rendent compte d'un intérêt sensible pour les personnes rencontrées et les particularités de leurs différents costumes qui relaye au second plan la sensibilité pour le paysage. Parmi cette collection de portraits, deux ont été exécutés en Suisse lors du voyage qui le conduisit à Vienne. Il choisit pour modèle une paysanne thurgovienne et une paysanne fribourgeoise dont le « joli » habillement lui inspire un commentaire approbateur. Quant au postillon allemand, le Schwager, comme il le précise, il fait l'objet d'une description particulièrement détaillée attestant de son don pour l'observation.

* Tous les dessins et extraits sont issus des journaux de voyage d'Henri Georges de Mestral, ACV, P de Mestral I 68/535. Nous remercions vivement les Archives cantonales vaudoises qui nous ont autorisés à reproduire ici ces dessins.



Fig. 1: Étudiant d'Oxford



Fig. 2 : Laitière hollandaise



Fig. 3 : Paysanne fribourgeoise

23 juillet 1790 « Nous arrivâmes bientôt à Bule [Bulle], petite ville charmante, composée de deux belles et longues rues, et située à 3 ½ lieues de Chatel [Châtel-St-Denis]. Nous y fîmes un assez bon dîner, avant & après lequel nous jouîmes en plein du spectacle d'un marché assez considérable qui s'y tenait ce jour là. Nous eûmes par là une occasion de voir le peuple ; il a un air d'opulence qu'on rencontre rarement dans un pays catholique ; le sexe y est beau & le joli costume qui lui est propre & que j'ai représenté dans ce livre ne laisse pas d'embellir encore une jolie fille ».



Fig. 4 : Paysanne de Thurgovie

5 août 1790 « A Büren [...] Après un fort bon souper nous y couchames aussi fort bien ; mais non sans que j'eusse esquissé auparavant le costume des femmes du Païs, tel qu'on peut le voir sur la feuille précédente ».



Schwager.

Fig. 5 : Postillon allemand

7 août 1790

« Le postillon allemand par son accoutrement, son air & son caractère diffère si fort de ceux des autres païs, que je ne crois pas inutile de tracer son portrait tant au moral qu'au physique. Le Schwager (car c'est ainsi qu'on appelle familièrement les postillons en Allemagne ; ce qui ne signifie rien moins que mon Beaufrère) a pour l'ordinaire l'air lourd, lent ; & stupide ; Il est extrêmement brutal & grognon lorsqu'il attèle ses chevaux, murmure contre la chaise, contre les coffres, contre tout enfin, & ne paraît point touché pour le montant* des Etrennes qu'on peut avoir donné à son predecesseur ; Cependant, lorsqu'une fois la voiture est en train & qu'il a donné deux ou trois fois du Cor qu'il porte pendu à un cordon en bandouillière, & dont il est obligé à faire usage toutes les fois qu'il entre dans un village : ses traits éclaircissent & quelques questions que vous lui fairés il vous repond toujours positivement & en otant son chapeau aussi souvent que vous lui adressé la parole, Et quant on le ferait areter vingt fois, pour sortir de voiture ou pour rattacher les malles, il n'en prendra ni plus ni moins d'humeur. Il reçoit son payement avec humilité, surtout si les Etrennes sont bonnes. Sur ce dernier objet l'on ne se conforme jamais à la règle ; & j'ai toujours été remercié très humblement par les Schwagers en leur donnant 40 Xr pour la poste simple, 1 florin pour la poste et demie & 1fl. & 20 Xr pour la poste double. La poste est de 4 lieuës, que l'on fait ordinairement en 2 heures, & si dans quelques endroits on était moins lent à atteler, on voyagerait très vitte en Allemagne. Les chevaux sont en général bons - & assez beaux. - Mais reprenons le fil de notre Journal ».

49

* Lecture incertaine.

Andreas Bürgi [avec la collaboration de Philipp Flury et Claudia Hermann], *Eine touristische Bilderfabrik: Kommerz, Vergnügen und Belehrung am Luzerner Löwenplatz, 1850-1914*, Zürich, Chronos Verlag, 2016, 211 p.*

50

En 1821, le célèbre Monument du Lion est inauguré aux portes de Lucerne, afin d'honorer les soldats suisses tombés en 1792 au service du roi de France. Bien que sa fonction commémorative s'estompe rapidement, l'œuvre continue d'attirer les voyageurs étrangers. Cet essor touristique débouche sur la création du quartier du Wey, un lieu unique en son genre dans les Alpes, en raison du nombre extraordinairement élevé d'attractions qui s'y concentrent. Les touristes qui le visitent y découvrent une Suisse stéréotypée, créée sur mesure à leur intention. Dans son livre, Andreas Bürgi examine le fonctionnement complexe de cet endroit singulier, qu'il qualifie de « fabrique d'images ».

Sur la base de nombreuses sources d'archives, Bürgi évoque d'abord la trajectoire des principaux lieux de divertissement apparus à proximité du Lion. Inauguré en 1856, le Diorama de Ludwig Meyer, où les voyageurs peuvent admirer un panorama du Rigi, est le premier d'entre eux. En 1859, Samuel Stauffer crée un musée consacré à la faune alpine. Au début des années 1870, Josef Wilhelm Amrein décide quant à lui de tirer parti des marmites glaciaires qu'il a découvertes dans le Wey. Son

Gletschergarten, où sont exposés un relief alpin de Franz Ludwig Pfyffer ainsi qu'une collection d'objets préhistoriques, s'impose comme un lieu de passage incontournable. Si la crise économique des années 1870-1880 entraîne une baisse du trafic touristique, de nouvelles attractions n'en voient pas moins le jour. En 1886, un musée consacré au Monument du Lion ouvre ses portes et, en 1889, le célèbre panorama Bourbaki est transféré de Genève à Lucerne. Comme le montre Bürgi, le boom touristique a radicalement transformé les environs du Lion. Suivant un plan d'urbanisation adopté dans les années 1860, en accord avec les hôteliers locaux, l'aménagement de la zone est ainsi complètement modifié pour répondre aux besoins du tourisme, donnant naissance au Wey. La nécessité de garantir le confort des voyageurs stimule le progrès technique, conduisant à l'installation dans le quartier d'un réseau d'eau ainsi que de l'éclairage au gaz, puis à l'électricité.

Dans la seconde partie de son ouvrage, Andreas Bürgi tente de comprendre les raisons du succès ou de l'échec de ces diverses entreprises. Il montre comment les attractions qui attiraient le plus de visiteurs

* Une version anglaise de cette recension est parue dans *Journal of Tourism History*, 10(2), p. 203-204.

combinaient savoir et divertissement, reflétant les préoccupations de l'époque. Le *Gletschergarten* est probablement le meilleur exemple de ce phénomène. Ses thèmes principaux, l'Age de glace, la période néolithique et la topographie alpine, avaient fait l'objet de publications scientifiques très populaires en Suisse. La dimension ludique n'en est pas moins primordiale. Imaginé en tant que site d'éducation populaire, le *Gletschergarten* est ainsi rapidement transformé en parc d'attractions, comme en témoigne l'ajout par les successeurs d'Amrein d'un palais des glaces. Bürgi montre également que la dimension technique, qui permettait d'offrir une image en mouvement de la Suisse, comme c'était le cas des dioramas, constituait un élément-clé de la « fabrique d'images » lucernoise. Cette caractéristique la prédisposait toutefois à l'obsolescence. De fait, certaines attractions sont progressivement dépassées par l'émergence de nouvelles technologies. Ainsi, au début du XX^e siècle, l'essor du cinéma marque la fin des dioramas. D'une manière générale, à l'époque, selon Bürgi, le zénith du Wey avait de toute façon été dépassé, les touristes étrangers se détournant des attractions éducatives, leur préférant le sport et les activités de plein air.

Dans la troisième et dernière partie de son livre, Andreas Bürgi se concentre sur les productions de la « fabrique d'images ». Animée par la nécessité d'offrir un produit aux

paramètres clairement définis, afin de le vendre plus facilement, l'industrie du divertissement lucernoise a offert aux étrangers une Suisse réduite à sa dimension alpine, vidée de ses habitants et de toute dimension conflictuelle. Cette image, qui combinait le romantisme du XVIII^e siècle avec les découvertes scientifiques du XIX^e siècle, était semblable à celle proposée par les « villages suisses » dans les expositions nationales et internationales. Dans les deux cas, le progrès technique était lié à une imagerie alpine liée au passé. Bürgi, qui fait dépendre ce phénomène d'une logique commerciale plutôt que politique, ne le perçoit pas comme le résultat d'une construction idéologique délibérée, mais comme une forme de rêve, d'expression incontrôlée de l'inconscient.

Tout en s'intéressant à un lieu bien précis, le quartier du Wey, l'ouvrage d'Andreas Bürgi va ainsi au-delà de l'histoire locale, nous permettant de mieux comprendre la dynamique à l'œuvre dans le domaine du divertissement touristique au XIX^e siècle et la manière dont les découvertes scientifiques ont enrichi le romantisme alpin. Les thèmes qu'il aborde ne sont pas nouveaux, mais il les traite de manière originale et stimulante, en mêlant histoire culturelle et histoire des techniques.

Françoise Krattinger [avec la collaboration de Nicolas Schwab, Florian Baumgartner, Timon Dönz et la traduction de Léo Biétry], Destination Patrimoine : Sentiers historiques, Zürich, Patrimoine suisse, 2018

52

Premier volume de la collection « Destination Patrimoine », ce fascicule bilingue contient 35 plans-topographiques ou « feuilles de routes » qui donnent envie de partir à la découverte de chemins et routes historiques aux quatre coins du pays. Le choix des itinéraires témoigne de la richesse et de la variété du voyage en Suisse. On y trouve bien sûr des chemins de pèlerinage, des passages de cols et des sentiers muletiers, mais également d'anciennes voies ferroviaires, des chemins de halage, des viaducs, ou encore des fortifications de montagne. Toutes les propositions ont été imaginées afin de mieux faire connaître ce que l'auteur appelle « les paysages de transit et les ouvrages d'infrastructure ». Le guide contribue ainsi à une réflexion sur le développement historique et technique des modes de transport dans leur milieu naturel.

Cette nouvelle série de l'association Patrimoine suisse profite de l'engouement actuel pour le voyage culturel, mais à la différence de nombreux ouvrages récents, aspire véritablement à un usage pratique. Les itinéraires proposés dépassent rarement trois heures, et offrent souvent des variantes intégrant les transports publics. Conçues pour accompagner l'excursionniste, les « feuilles de routes » concentrent sur

une fiche de format A4 toutes les informations nécessaires à la réussite de sa sortie, y compris un extrait de carte Swisstopo au 1/25 000 où figurent l'itinéraire, ses variantes, ainsi que les transports les plus proches. La carte est accompagnée d'un court texte résumant l'itinéraire, et, sur l'autre face, de photos d'éléments marquants avec leurs légendes. On peut aussi accéder à une version numérique des contenus et retrouver les mêmes itinéraires sur suissemobile.ch. Celles et ceux qui préfèrent encore le papier regretteront simplement que ces fiches n'aient pas été légèrement plastifiées afin de mieux résister aux caprices du temps.

Les membres de l'ACVS reconnaîtront une partie des itinéraires, choisis pour nos sorties annuelles, notamment le Simplon, la Gemmi, le Grimsel, la Route des diligences et le MOB. D'autres propositions, telles les Gorges de l'Areuse ou les ponts sur La Sarine, sont également très parcourues. Mais même près de chez soi on peut trouver des itinéraires peu connus et passionnants. Il y a, par exemple, la Via Salina, axe de transport du sel construit au XII^e siècle entre Sainte-Croix et la plaine, faite de rainures creusées dans la roche ; les « Boviducs », ces chemins pour bétails construits au XV^e siècle, bordés de murs de pierres sèches, qu'on peut encore admirer à la

Vue-des-Alpes ; ou encore le Canal d'Entreroches, qui devait relier la Thièle à la Venoge au XVII^e siècle. Tout cela sans mentionner les multiples propositions tout aussi attractives en Suisse centrale, dans les Grisons, et au Tessin. Et si vous ne trouvez pas votre compte dans ce

florilège de promenades, un deuxième volume dans la même série, intitulé « Fruits murs et blés dorés » et dédié aux paysages agricoles, vient tout juste de paraître.

Patrick Vincent

« **Albert Smith. Le spectacle du Mont-Blanc** ». Exposition au Musée Suisse du Jeu à La Tour-de-Peilz, du 23 novembre 2018 au 8 septembre 2019.

Aldo Audisio et Veronica Lisino, Albert Smith : Lo spettacolo del Monte Bianco et altre avventure in vendita [Le spectacle du Mont-Blanc et autres aventures en vente], Torino, Museo nazionale della montagna, 2018. 431 pages.

Personne n'a contribué plus à l'essor du tourisme suisse qu'Albert Smith (1816-1860), un auteur, alpiniste, et impresario de génie qui popularisa les Alpes au milieu du dix-neuvième siècle. Une exposition réalisée par le Musée national de la Montagne à Turin en collaboration avec le Musée suisse du Jeu permet de découvrir la vie et l'œuvre de ce victorien excentrique, et notamment son célèbre spectacle londonien intitulé « *The Ascent of Mont Blanc* », joué deux mille fois devant un million de personnes entre 1852 et 1858.

Une quantité impressionnante d'artefacts sont issus de ce spectacle, tous reproduits avec soin dans l'excellent catalogue en italien et en français dirigé par Aldo Audisio et Veronica Lisino. La riche iconographie contient, entre autres, des jeux de société, des factures

d'hôtel, des programmes, des bandes dessinées, des carnets de voyage, et même des éventails souvenirs. Ils sont commentés dans treize articles rédigés par des spécialistes. On notera en particulier le long texte de Darren Beven sur Albert Smith, et ceux, plus courts, d'Ulrich Schädler sur les jeux et de Tony Astill sur les éventails. L'exposition et l'ouvrage traitent d'un chapitre important de l'histoire culturelle de la Suisse, illustrant la manière dont les Alpes furent transformées, grâce à un seul visionnaire britannique, en objet de consommation.

Smith n'était bien évidemment pas le premier à tirer parti du potentiel des Alpes en tant que divertissement populaire. Comme l'atteste la Grande Exposition de Crystal Palace en 1851, les nouvelles classes bourgeoises étaient avides d'exotisme, et les entrepreneurs

cherchant à exploiter cette mode romantique ont très rapidement fait de nos montagnes un de leurs sujets de prédilection. Dans les années 1820, on pouvait les admirer dans au moins quatre expositions londoniennes différentes. Le Lausannois Jean-Baptiste Troye exposa à Soho son plan-relief du Mont-Blanc, qu'il compléta par trois autres plans-reliefs des Alpes à des échelles différentes. Quelques années plus tard, le peintre genevois Léonard Gaudin transporta de Genève à Londres un autre plan-relief dans soixante-trois caissons et quatre wagons. Intitulé « *Switzerland in Miniature* », il était cinq fois plus grand que le plus grand plan-relief de Troye, mesurant huit mètres par six. En 1823, Louis Daguerre fit construire son Diorama à Londres : le premier spectacle était une vue de la vallée de Sarnen dans le canton d'Unterwald. En 1827, enfin, le London Colosseum, érigé proche du Diorama à Regent's Park, hébergea un « Chalet ou village suisse », avec de véritables chutes d'eau, une caverne avec des stalactites, et pour arrière fond le Mont-Blanc et la mer de glace.

Après avoir exposé le carrosse de Napoléon en 1816 et le « Radeau de la Méduse » de Géricault en 1820, l'entrepreneur William Bullock racheta la « Suisse en miniature » pour son célèbre musée à Piccadilly, l'Egyptian Hall. Un quart de siècle plus tard, le 15 mars 1852, il y inaugura le divertissement d'Albert Smith, « l'Ascension du Mont-Blanc ».

Smith avait initialement prévu une vue panoramique depuis le sommet, mais eu l'idée géniale de recréer l'expérience de sa propre ascension en 1851, mettant l'accent sur le comique plutôt que le sublime. Combinant tout ce qu'il y avait de plus innovateur et d'insolite dans les salles de spectacle londoniens, Smith fit défiler horizontalement un panorama illustré par le scénographe William Beverley. Les images étaient accompagnées d'un système d'illuminations propre au diorama, et des paroles et chants issus de la comédie musicale. Le tout était placé dans le cadre d'un chalet, avec une diligence, un cor des alpes, et une cascade en avant-scène.

La conférence de Smith, qui durait deux heures, racontait sa traversée de la Manche, son séjour à Genève, sa visite de différents sites dont l'ossuaire du Saint-Bernard, et, point d'orgue de la soirée, son ascension. Il y intégra différents personnages dickensiens, y compris une touriste américaine convaincue que Byron était le prisonnier de Chillon. Pendant l'entracte, des chiens saint-bernard distribuaient des chocolats aux spectateurs. Ces derniers avaient l'impression, rapporte le *Times*, d'être « les seuls à avoir réussi ce périple difficile et dangereux », preuve de l'effet de réel du spectacle. Smith permit à des milliers d'Anglais de visiter virtuellement la Suisse et les Alpes. Parmi eux il y avait la reine Victoria, qui assista au spectacle avec ses enfants en 1854, quatorze

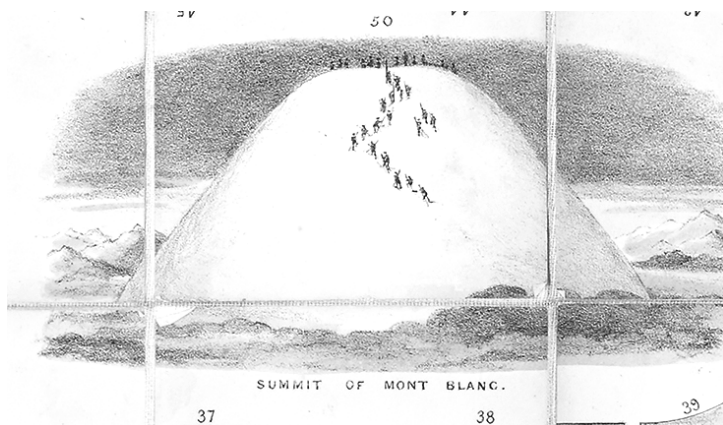
ans avant son séjour incognito à Lucerne. Edward Whymper, Henry James, et Charles Dickens l'ont aussi évoqué dans leurs écrits. Mais il y avait surtout des milliers de petits commerçants, artisans et autres *cockneys* qui pouvaient s'échapper pour le prix d'entrée d'un shilling.

Grâce à ces spectacles populaires ainsi qu'aux réseaux ferroviaires, aux tours organisés, et aux nouveaux hôtels de montagne, on rapprocha les Alpes de la ville. Le nombre de visiteurs à Chamonix tripla ainsi de 4'000 en 1830 à 12'000 en 1865. La cote de l'alpinisme augmenta aussi : le Mont-Blanc fut gravi quatre-vingt-cinq fois entre 1853 et 1858. Si plusieurs alpinistes célèbres, dont Alfred Wills,

s'en prirent à la « vulgarité » de Smith, ce dernier fut néanmoins admis à l'Alpine Club en 1857. Pour éviter la routine, il fit varier l'itinéraire et les détails de son spectacle de saison en saison, de même que les objets souvenirs : aux gravures vinrent s'ajouter des *peep show* en carton, des lanternes magiques, des jeux de société, de la musique, et même des éventails. Comme le montre si bien l'exposition et le catalogue, on doit à Albert Smith l'engouement pour les Alpes des années 1850, ce que le *Times* appela la « *Mont Blanc Mania* », mais aussi le phénomène de marchandisation et de banalisation de la montagne qui s'en est suivi.

55

Patrick Vincent



Albert Smith, *The New Game of the Ascent of Mont Blanc* (detail), 1852.

Excursion annuelle : Sur les traces de Voltaire

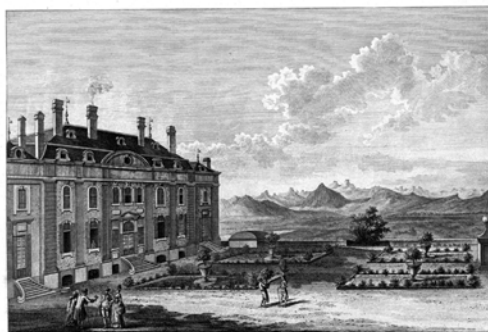
samedi 31 août 2019, 10h00-17h30

L'ACVS vous propose de découvrir deux hauts lieux culturels du XVIII^e siècle intimement liés à la personnalité de Voltaire. Il s'agit de la maison des Délices à Genève, devenue un musée dédié au philosophe, et du château de Ferney, qui vient d'être restauré. Ces deux demeures ont fait l'objet d'un pèlerinage déjà du vivant de l'écrivain. Elles ont accueilli d'innombrables voyageurs qui traversaient la région lémanique. Plusieurs d'entre eux ont laissé des témoignages de leur rencontre, souvent haute en couleur, avec le patriarche, mais également, à la mort de ce dernier, une marque de leur passage dans des livres d'or, conservés aujourd'hui au musée des Délices. Comme la tradition des excursions de l'ACVS l'exige, un florilège d'extraits de récits et de guides de voyage vous seront lus lors des visites.

56

Inscription jusqu'au 18 août au plus tard auprès de beatrice.lovis@unil.ch.

Le programme définitif de la journée sera mis en ligne sur notre site internet fin juin et envoyé aux membres possédant un courriel. Un covoiturage sera mis en place pour les personnes qui le désirent. **Coût des visites : 30.- (repas de midi en sus)**



VUE DU MÊME CHATEAU.
de Cité de Jordon?
A.F.D.R.

Dans le jardin du Château de Ferney, Voltaire, au bras de M^{me} Denis, offre un bouquet à une visiteuse.

Vue dessinée par Michel-Vincent Brandouin et gravée par Louis-Joseph Masquelier, in *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques, littéraires, de la Suisse*, 1780-1788, Viatimages, Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Lausanne à l'heure d'été et les Garden Parties

2019

Vous le savez sans doute, le Service de la culture de la Ville de Lausanne, qui organisait le programme culturel de l'été lausannois depuis plus de 40 ans, s'est profondément remodelé l'année passée. La manifestation se déroule maintenant en deux volets (*Lausanne à l'heure d'été* et les *Garden Parties*) et se concentre dans cinq parcs lausannois (Milan, Mon-Repos, Bellerive, l'Hermitage et Valency) durant cinq week-ends étagés de mi-juillet à mi-août. Les visites à deux voix de l'Association culturelle pour le voyage en Suisse y sont toujours associées, bien que selon de nouvelles modalités.

Cet été, le trio de guides (Chantal Delay, Sophie Wolf et Ariane Devanthéry) ainsi que nos amis de l'Association RétroBus Léman vous attendent pour vous entraîner au fil de quatre thématiques qui sont toutes liées d'une manière ou d'une autre aux parcs de Milan, Mon-Repos, Bellerive et de l'Hermitage. Chaque balade sera donnée trois fois durant la semaine précédant immédiatement la *Garden Partie*, le dimanche, le mercredi et le vendredi. Elle passera ou finira dans le parc où se déroule la fête, ce qui permettra aux visiteurs de poursuivre leur soirée avec l'une des activités qui y seront proposées.

Le programme mêle, comme à son habitude, des visites anciennes qu'on reprend avec plaisir et une création, rassemblées sous le titre général d'*Histoire et littérature en balade*. Les balades sont gratuites et ont lieu par tous les temps.

Ariane Devanthéry

57

Rues d'ici, rues d'ailleurs

Que serait l'orientation dans une ville sans ses noms de rues et de places ? Comment ceux-ci sont-ils attribués ? Que racontent et d'où viennent ces noms employés au quotidien, qui nous permettent de nous situer au gré de nos déplacements citadins ? Avez-vous déjà humé les parfums d'ailleurs que certains ont amené ici ? Entre la France, Boston, Milan ou encore le Mexique, nous vous invitons à un voyage lausannois qui fera fi des frontières de la ville.

Quand : dimanche 14, mercredi 17 et vendredi 19 juillet

Horaire : 18h30 – 21h15 env.

Départ : Passage du Pécros (descendre à l'arrêt «Béthusy», bus n° 6 et 7, dir. St-François)

Arrivée : Parc de Milan

Visite à pied et en RétroBus.

La campagne de Mon-Repos

Du milieu du XVIII^e siècle à aujourd'hui, le parc de l'ancienne campagne de Mon-Repos a connu des interventions multiples qu'il est parfois difficile de retracer, ses matériaux verts, éphémères et évolutifs laissant moins de traces que les murs du patrimoine bâti. Venez écoutez l'histoire du parc de Mon-Repos, entre jardin classique et parc à l'anglaise, bain des chevaux et fausse ruine gothique, tribunal et tulipiers.

Quand : dimanche 21, mercredi 24 et vendredi 26 juillet

Horaire : 18h30 – 20h15 env.

Départ : Maison de maître de Mon-Repos, devant les escaliers du pont-perron ouest.

Arrivée : Parc de Mon-Repos : orangerie

Les pieds dans l'eau

Quels sont vos usages du lac ? Le parcourez-vous en professionnel, comme les pêcheurs ou les transporteurs de matériaux ? Est-ce pour vous essentiellement un espace de détente, un lieu où vous allez vous baigner, canoter ou faire du sport ? Ou le choyez-vous comme un paysage, voire comme un espace de méditation ? Nous nous intéresserons à cette histoire aussi longue que variée.

Quand : dimanche 28, mercredi 31 juillet et vendredi 2 août

Horaire : 18h30 – 20h15 env.

Départ : Quai d'Ouchy n° 1, devant la fontaine du Musée Olympique

Arrivée : Quai de la Nautique

Noire est la nuit

La couleur noire et la nuit. Une histoire culturelle, une histoire sociale, une histoire d'ambiances. Car, si le noir est souvent connoté négativement, il ne l'est ni constamment ni pour tout le monde. Souvent associé au mal, au deuil ou à la peur, il est aussi lié à la fécondité de la terre, à l'origine du monde et de la vie, à l'intelligence, la modestie ou l'autorité. Quel noir sera le vôtre ? Et celui de la nuit en ville ? Dangereux ou calme et apaisant ? Lugubre ou porteur de renouveau ? Venez vous y plonger à l'heure où la nuit naît.

Quand : dimanche 4, mercredi 7 et vendredi 9 août

Horaire : **21h00 – 22h45 env.**

Départ : Esplanade de la cathédrale

Arrivée : Parc de l'Hermitage

Pour ceux qui le souhaitent, il est possible de prolonger cette balade par une rencontre avec le guet de la cathédrale, veilleur des nuits lausannoises. Il faut alors prévoir une heure à une heure et demie supplémentaire. (23h-00h15 env.)

Membres ACVS

- David Auberson Lausanne
Monika Aubert-Wittlin Blonay
Carmen Azam St-Sulpice
Rossella Baldi Neuchâtel
Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg
Heidi Böhler Coppet
Claude-Anne Borgeaud Lausanne
Jean-Marc Bovy Chexbres
Andreas Bürgi Zürich
Jean-Daniel Candaux Genève
Marta Caraion Blanc Lausanne
Ingrid Cartier Nyon
Alain Cernuschi Neuchâtel
Antoinette et Jean-Pierre Charon Wauters Cully
Pierre Chessex Vevey
Erik Chrispeels Prangins
Didier Coigny Lausanne
Maurice De Stürler Le Locle
Chantal et Vincent Delay Lausanne
Armand Deuvaert Grandvaux
Ariane Devanthery Lausanne
Rose-Marie Devanthery Clarens
Michel Dousse Romont
Christophe Dutoit Châtel-sur-Montsalvens
Ernest Fanti Sion
Fiona Fleischner Neuchâtel
Monique Gächter Mörschwil
Gilles Gautier Lausanne
Adrien Guignard Romainmôtier
Marie-Jeanne Heger-Étienvre Bussy-Saint-Georges (F)
Marie-Louise Heller Lausanne
Luc Hinz Romanel-sur-Lausanne
Mireille Jemelin Ollon
Marie-Claude Jequier Pully
Adriano Laini Lausanne
Michel Lechevalier Paris
Bertrand Lévy Genève
Béatrice Lovis Prilly
Marie-Angèle et Claude Lovis Porrentruy
Aurélie Luther Neuchâtel
Dave Lüthi Lausanne
Jérémie Magnin Lausanne
Renato Martinoni Minusio
Rafaël Matos-Wasem Sion
Médiathèque Valais Sion
Pierre-François Mettan Sion
Dominique Monney La Croix-de-Rozon
Musée national suisse Prangins
Jean-Claude Mühlethaler Ecublens
Mathieu Narindal Herisau
Dolores Philipps Lausanne
Léa et Guillaume Poisson Renens
Claude Reichler Lausanne
Monique Reichler Vévenaz
Raphaël Rivier Lausanne
Maria Rohner Sion
Denis Rohrer Lausanne
Anna et François Rosset Ecublens
Frédéric Rossi Gollion
Marisa Schmid Ecublens
Marie-Noëlle Schwab-Uldry Giffers
Rita Schyrr La-Tour-de-Peilz
Catherine Seylaz-Dubuis Bousens
Eléna Sezgi-Esen Lausanne
Plem Soupitch La Conversion
Jacques Spérisen Avry-sur-Matran
Gisèle et Jean-Claude Spérisen Corseaux
Grégoire Testaz Le Sentier
Danièle Tosato-Rigo Lausanne

Daniela Vaj Lausanne
Françoise Vannotti Les-Mayens-de-Sion
Sonia et Patrick Vincent Neuchâtel
Daniel Vulliamy Genève
Sophie Wolf La Chaux-de-Fonds

Procès-verbal

Procès-verbal de la vingt-deuxième Assemblée générale de l'Association Culturelle pour le Voyage en Suisse

Musée historique de Lausanne
vendredi 2 novembre 2018, 18h00

Présents : Patrick Vincent, Rafael Matos-Wasem, Mathieu Narindal, Mireille Jemelin, Jérémie Magnin, Jean-Claude Sperisen, Claude Reichler, Dominique Gold, Ernest Fanti, Marisa Schmid, Danièle Tosato-Rigo, Ariane Devanthéry, Léa Poisson, Guillaume Poisson, Luc Hinz, Béatrice Lovis.

1. Salutations et approbation de l'ordre du jour

Le président Patrick Vincent remercie le Musée historique de Lausanne pour son accueil ainsi qu'Ariane Devanthéry pour avoir organisé la visite de la nouvelle exposition permanente du musée, visite qui a précédé la tenue de l'AG. Il souhaite une cordiale bienvenue aux nouveaux membres présents, Ernest Fanti et Jérémie Magnin.

Plusieurs membres se sont excusés auprès du président et de la secrétaire. L'ordre du jour est accepté.

2. Approbation du procès-verbal de l'AG 2017

Le procès-verbal de l'Assemblée générale 2017 est accepté à l'unanimité, avec remerciements à son auteure, Danièle Tosato-Rigo.

3. Rapports du président, du trésorier et de la vérificatrice des comptes

Patrick Vincent souligne les divers liens que l'ACVS entretient avec les musées et les autres institutions culturelles, notamment à travers les membres de son comité. L'association joue son rôle d'interface entre l'université et la société, et évolue ainsi également en dehors du monde académique. Son président souhaite poursuivre et développer ces collaborations afin de mieux faire connaître l'histoire du voyage en Suisse. A travers une anecdote, il souligne que notre curiosité pour le passé ne relève non pas d'un « antiquarianisme » poussiéreux, mais d'un besoin presque existentiel de donner une profondeur historique et humaine à nos paysages. C'est dans cette perspective que l'ACVS poursuit ses activités depuis maintenant plus de vingt ans. Les membres du comité ont été particulièrement actifs cette année : la préparation d'un ouvrage commémoratif, l'organisation de nouvelles visites guidées et l'excursion annuelle, qui s'est déroulée en Suisse alémanique sur la route de St-Jacques, par Rapperswil, Einsiedeln et Schwytz. L'association est heureuse de compter six nouveaux membres : Grégoire Testaz, Francine Crettaz, Ernest Fanti, Elena Esen, Maria Rohner, Jérémie Magnin. Il

Il y a eu trois démissions en cours d'exercice, mais l'association perdra davantage de membres après le rappel de cotisation en décembre 2018 (cf. radiation des mauvais payeurs). Patrick Vincent termine en remerciant le comité et en particulier ses deux derniers venus, Mathieu Narindal et Luc Hinz, qui gèrent de manière professionnelle notre site internet et nos finances.

Le trésorier Luc Hinz présente les comptes de l'exercice du 01.10.2017-30.09.2018. L'appel à cotisation ayant été fait tardivement, soit en même temps que la convocation à l'AG, la plupart des paiements ont été effectués après le bouclage des comptes. Une subvention pour le livre « Vaut le voyage. Histoires de guides » est encore en suspens : la Fondation Sandoz, qui est en restructuration cette année, a donné un accord oral officieux mais n'a pas encore été en mesure de confirmer l'octroi de la subvention, ni le montant exact. Ainsi, 3'800.- sont portés dans les actifs transitoires (Sandoz, subvention de la Faculté des lettres de l'UNIL), et la facture encore non payée de l'éditeur Slatkine (8'500.-) dans les passifs transitoires.

Lecture est faite du rapport de la vérificatrice des comptes, Chantal Delay, excusée. Celle-ci souligne la bonne tenue des comptes, propose de les approuver et d'en donner décharge au trésorier.

62

4. Décharge au comité

Après discussion, les comptes sont acceptés tels que présentés à l'assemblée. Celle-ci donne décharge au trésorier et au comité.

5. Projet « Vaut le voyage »

Le budget du livre collectif à paraître au printemps 2019 pour les vingt ans de l'association est distribué. Une petite erreur s'est glissée dans le montant de la subvention attendue de la part de Sandoz (3000.- et non 3500.-). Le coût total de l'ouvrage est de 19'000.-, vernissage et imprévus inclus. L'ACVS avance 5'000.- de ses fonds propres, le reste étant couvert par des subsides.

La table des matières est distribuée par les responsables de la publication, Ariane Devanthéry et Claude Reichler. Le manuscrit définitif vient d'être envoyé à Slatkine. La thématique choisie est le guide de voyage, au sens large du terme. Trente auteurs pressentis ont été contactés, vingt-six ont répondu positivement, parmi lesquels des universitaires, écrivains, auteurs de guides, etc. Les textes sont organisés en cinq sections : En pays lointains / Pour... / Contre... / Bien au contraire / Tourisme noir. Le livre sera agrémenté d'une trentaine d'illustrations. La parution est prévue pour mi-mars.

Le vernissage est en cours d'organisation ; membres et auteurs seront invités. Seuls les membres ayant payé leur cotisation en 2018 recevront le livre gratuitement.

6. Bulletin 2019

En 2019 paraîtra aussi le bulletin annuel. Le dossier thématique est consacré à la pratique du voyage par la jeunesse, dirigé par Sylvie Moret-Petrini, première assistante en histoire à l'UNIL. Les articles seront centrés sur les écrits laissés par les enfants et jeunes gens qui ont parcouru la Suisse. Délai : fin mai pour annoncer les activités estivales.

Pour 2020, est évoquée l'idée de faire un bulletin autour de la mort/maladie et du voyage en Suisse (cf. les innombrables malades venus en Suisse se faire soigner, du XVIII^e au XX^e siècle).

7. Projets scientifiques

Un nouveau projet FNS a débuté sous la responsabilité de Patrick Vincent sur les livres d'or des hôtels suisses au XIX^e siècle. Jérémie Magnin a été engagé comme doctorant. Sont concernés les hôtels dans les Alpes (Chamonix et Aoste inclus) ; le Club alpin n'est pas concerné.

Mathieu Narindal travaille à une thèse sur la politique hôtelière suisse entre 1914 et 1966. Il s'intéresse par ailleurs actuellement aux phénomènes dynastiques ayant cours dans le secteur (familles d'hôteliers, parfois sur six générations).

Un colloque organisé par les *Archives de la vie ordinaire* aura lieu les 8-9 novembre à l'Université de Neuchâtel avec pour thème « Entre écrits personnels et discours sur le monde : Correspondances, carnets et récits de voyage ».

Une exposition au Musée du Jeu à la Tour-de-Peilz sur « Albert Smith. Le spectacle du Mont-Blanc », en collaboration avec le Museo Nazionale della Montagna à Turin. Vernissage le 22 novembre 2018. Avec des conférences de P. Vincent et de R. Matos-Wasem.

Un numéro de ViaStoria 2018 est consacré aux « Routes et trafic en images », auquel ont participé A. Devanthéry et D. Vaj.

Un livre collectif sur la région de Vevey-Montreux : *Entre Arts & Lettres. Trois siècles de rayonnement culturel autour de Vevey et Montreux* (infolio, 2018), avec A. Devanthéry, D. Auberson, Y. Gerhard, Y. Guignard.

8. Site internet

Les membres ne doivent pas hésiter à transmettre au secrétariat des actualités en lien avec le voyage. Une page qui présentera l'association en anglais et en allemand sera ajoutée, de même qu'une page sur les sorties annuelles (historique).

9. Sortie annuelle 2019

Il est suggéré de se rendre à Ferney-Voltaire, où le château vient d'être restauré ; de se rendre à Chamonix ; ou encore de faire le tour du lac en bateau. La destination définitive sera choisie lors de la prochaine réunion du comité.

10. Lausanne à l'heure d'été (anc. Lausanne Estivale)

Cette année, la Ville de Lausanne a changé de concept, ce qui a eu pour conséquence (entre autres) une réduction importante du budget à disposition et donc des événements proposés pendant l'été, concentrés essentiellement lors des week-ends. Ainsi, les balades de l'ACVS sont passées de 20 à 11 (enveloppe de 6'300.- au lieu des 10'000.- habituels). Seules trois visites thématiques ont été proposées au lieu de quatre, dont deux reprises : « En voiture ! Une histoire de la vitesse » (avec RétroBus), « Hygiène, confort et nature, petite histoire du quotidien », « 1760 : Casanova à Lausanne ». Une séance est prévue prochainement avec les guides pour faire le bilan et décider si les balades seront reconduites l'an prochain. L'une des nouvelles contraintes, celle de faire partir les visites du lieu où se déroulent les festivités (parcs lausannois), risque d'épuiser rapidement l'offre possible.

11. Election du comité

Les membres du comité, à savoir Patrick Vincent, Ariane Devanthéry, Luc Hinz, Béatrice Lovis, Mathieu Narindal, Guillaume Poisson, Claude Reichler et Danièle Tosato-Rigo, sont réélus par l'assemblée pour deux ans supplémentaires.

64

12. Divers et imprévus

B. Lovis soutiendra sa thèse le 23 janvier prochain (« La vie théâtrale et lyrique à Lausanne et dans ses environs dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, 1757-1798 ») à l'UNIL.

C. Reichler distribue de la documentation autour de l'exposition-rétrospective du sculpteur Zaric, récemment décédé, qui se tient à l'Espace Arlaud.

Procès-verbal
Patrick Vincent,
avec la collaboration de Béatrice Lovis



Les membres du comité

Patrick Vincent président, professeur, Université de Neuchâtel
Ariane Devanthery visites guidées, historienne de la culture, Lausanne
Béatrice Lovis secrétariat et site internet, historienne du théâtre, Université de Lausanne
Luc Hinz trésorier, Quantitative Investment Manager, Romanel-sur-Lausanne
Mathieu Narindal site internet, historien, Université de Neuchâtel
Guillaume Poisson bulletin et exposition, documentaliste scientifique, Université de Lausanne
Danièle Tosato-Rigo professeure, Université de Lausanne
Claude Reichler professeur honoraire, Université de Lausanne

Cotisation annuelle 2019

Membre individuel: Frs. 25.–
Membre étudiant: Frs. 15.–
Membres couple: Frs. 40.–
Membre collectif ou bienfaiteur: à partir de Frs. 100.–
CCP 17-173783-1
IBAN CH83 0900 0000 1717 3783 1

ASSOCIATION CULTURELLE POUR LE VOYAGE EN SUISSE

UNIL – FACULTE DES LETTRES – ANTHROPOLE – 1015 LAUSANNE

www.levoyageensuisse.ch info@levoyageensuisse.ch

Ce bulletin a bénéficié du soutien de la Faculté des lettres
de l'Université de Lausanne

